

LE

BONHOMME NOCK

LE

BONHOMME

NOCK

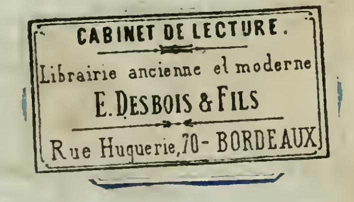
PAR

A. DE GONDRECOURT

auteur de

Le Prix du Sang, la Vieille Fille, une Vraie Femme, les Mémoires d'un Vieux Garçon, etc.

IV



PARIS

L. DE POTTER, LIBRAIRE-EDITEUR

RUE FONTAINE MOLIÈRE, 27.

LE VAGABOND

PAR

ÉTIENNE ÉNAULT ET LOUIS JUDICIS.

Si jamais œuvre d'imagination a réuni les conditions essentielles d'un haut intérêt, c'est sans contredit le roman intitulé *le Vagabond*. Puissante originalité des types, variété saisissante des situations dramatiques, peintures vivement accentuées d'un repli du pays breton et d'un épisode de la chouannerie contemporaine, tout concourt à imprimer un caractère plein de force et de grandeur à cet ouvrage de MM. Etienne Enault et Louis Judicis. Déjà, dans la création de *l'Homme de minuit*, nos deux habiles romanciers ont montré les ressources fécondes de leur collaboration. Il semble, cette fois, qu'ils se soient surpassés eux-mêmes, tant ils ont su mêler, dans le beau livre que nous annonçons, les plus merveilleux éléments de curiosité, d'attendrissement et de terreur.

A lui seul, le personnage surnommé *le Vagabond* est une magnifique raison de succès. C'est le dévouement fait homme, le dévouement libre et fier, qui jaillit du cœur comme une flamme, et n'aspire qu'après les joies sévères du devoir et de la vertu. Dans son âpre pèlerinage à travers la vie, il a beaucoup aimé, il a beaucoup souffert. L'amour et la souffrance lui ont enseigné le sacrifice ; et, fidèle à l'instinct suprême des cœurs magnanimes, son existence tout entière a pour règle invariable le mépris de l'égoïsme et le culte de l'abnégation. On comprend dès lors combien un tel homme, dominant une action où les péripéties se succèdent sans relâche, doit éveiller de généreuses émotions. Cette glorification des plus nobles sentiments n'est certes pas un mince mérite à une époque où tant d'ouvrages nouveaux s'efforcent de réussir par le scandale et l'immoralité. Il y a là comme une heureuse protestation contre les funestes tendances d'une littérature sans dignité. A ces causes, nous en sommes convaincu, le lecteur ne manquera pas d'accueillir *le Vagabond* avec une profonde sympathie.

LA REINE DE PARIS

PAR

THÉODORE ANNE.

L'époque de la Fronde, cette lutte entamée par des fous et continuée par des ambitieux, a des incidents qui sont de nature à tenter les romanciers. Pourquoi la Fronde a-t-elle commencé, pourquoi a-t-elle fini ? c'est un point difficile à expliquer. L'histoire ne donne point de cause sérieuse à cette guerre qui dura quatre ans, à ce désordre qui trouva son dénoûment, quand on fut las de combattre, et quand après tant de sang inutilement versé, la France aux abois cria grâce et merci. Le roman a le champ libre, grâce au silence de l'histoire, et M. Théodore Anne en a profité pour donner au moins à cette collision une apparence de motif. Trois lignes de l'ouvrage de M. le comte de Saint-Aulaire sur cette époque lui ont servi de point de départ, et usant de son privilége de romancier, il a mis dans la tête de la duchesse de Longueville, ce que l'on dit avoir existé un instant dans celle du prince de Condé, son frère. Peut-être trouvera-t-on que la Fronde, ainsi représentée, rappelle des événements plus modernes. C'est que tous les désordres sont frères et marchent vers le même but. C'est la soif des grandeurs d'un côté, c'est la soif de l'or de l'autre, qui guident les ambitieux de haut et de bas étage. Mais à côté du tableau ainsi présenté se trouve la leçon, et le dénoûment qui met chaque chose à sa place montre que les plus grands agitateurs capitulent facilement quand leurs intérêts sont sauvegardés. A côté des scènes d'ambition se trouvent des scènes d'amour, et l'amour amène une conclusion que l'ambition voulait retarder. C'est que de toutes les passions humaines, l'amour est la plus forte. Princes, ministres, grands seigneurs, magistrats, bourgeois, populaire, toutes les classes défilent devant le lecteur, et de ce contraste perpétuel naît un intérêt qui doit assurer le succès de l'ouvrage.

Paris. — Imprimerie de P.-A. BOURDIER et Cie, 30, rue Mazarine.

CHAPITRE PREMIER.

I

Entente cordiale.

Le lendemain, de très-bonne heure, le chevalier Maurice de Cordouan entrait à l'hôtel de Mont-Ville.

— Madame est couchée, elle dort, lui dit une femme de chambre à laquelle il s'adressa.

— Madame qui ? demanda-t-il cavalièrement.

— Madame de Mont-Ville.

— Je le sais pardieu bien qu'elle dort; elle fait son métier de jolie femme à l'heure qu'il est ; aussi n'est-ce pas elle que je désire voir. Annoncez ma visite à la baronne de Sainte-Adresse.

— Mais elle est couchée, elle aussi !... Il ne fait jour qu'à midi chez ces dames.

— Annoncez-lui le brigadier Blandin. Faites-vite.

— Monsieur me fera grouder...

— Monsieur te fera chasser si tu l'ennuies avec ces façons... Dépêche toi.

Intimidée par ce ton d'autorité, la fem-

me de chambre courut éveiller la baronne.

— Le brigadier Blandin, dit la mère Joffret... Est-ce que je connais ça! vous êtes une sotte... Ah! un moment. Comment est-il bâti, ce Blandin?

— Un petit bossu à gros favoris noirs, l'air assez jeune et les yeux louches.... Dam! il n'est pas beau, mais il ne mâche pas ses compliments... Il vous a un ton...

— Qu'on le jette à la porte, et si je

vous rattrape à m'annoncer des mendiants...

— Palsembleu ! baronne, s'écria le chevalier en poussant la porte entr'ouverte, vous voilà terriblement grimpée, ce matin, contre les mendiants !... Je ne suis cependant pas sur le Pont-Neuf, belle dame.

Disant cela, le chevalier poussa la femme de chambre par les épaules, la fit sortir, ferma la porte et alla se camper dans un fauteuil, puis il reprit :

— J'ai fort heureusement suivi votre Lisette; sans cette indiscrétion, il m'eût fallu livrer bataille à vos gens pour arriver jusqu'à vous...

— Mais enfin, vous êtes? demanda la baronne, qui s'écarquillait les yeux, dans le demi-jour de son appartement, et ne reconnaissait pas le chevalier.

— Le brigadier Blandin, répondit Maurice; allons, je vois que je porte assez bien le déguisement, et cela me fait plaisir... Ouf! ces favoris m'échauffent, et

cette bosse m'abrutit... Permettez que je me délivre.

Le chevalier se débarrasa de ses favoris postiches, ôta sa lévite et apparut sous sa forme naturelle, forme charmante à tous égards.

— Eh ! miséricorde! c'est vous, chevalier ! s'écria la duègne... Couvrez-vous donc, monsieur, il n'est pas décent de rester ainsi, en bras de chemise, devant une femme.

— Vous n'êtes pas une femme, mère

Joffret, vous êtes une vipère. Nayez donc pas la mémoire si courte.

— Farceur ! enfin qu'est-ce qui vous amène de si grand matin ?

Le désir de voir lever l'aurore, baronne, riposta Maurice en ouvrant une fenêtre pour donner plus de jour à l'appartement. Par la peste! mère Joffret, continua-t-il en se retournant vers la vieille qui se défendait, par une horrible grimace, contre la traînée lumineuse d'un rayon de soleil : les années, le travail, le

malheur et le diable vous ont cruellement ravagée ! Vous êtes devenue laide à faire pitié ma chère Virginie !

— Je ne sais pas ce que vous avez pu être, vous, répondit la Joffret, en s'efforçant de rajuster sur son front criblé de rides, les rubans rebelles d'un odieux bonnet garni de dentelles fausses ; mais vous êtes devenu, en tout cas, le plus grand faquin de la terre.

— Nos vérités dites, reprit le chevalier en riant, causons de nos affaires : que

vous soyez l'image des sept péchés capitaux, que je sois impertinent comme un valet de boureau, ceci ne nous empêchera pas de nous entendre, au contraire... hein ?

— Sans doute, mais un peu de politesse ne gâterait rien.

— Je vous prends telle que vous êtes, prenez-moi pour ce que je suis. Eh bien ? avez-vous plumé vos pigeons hier au soir ?

La Joffret raconta son coup de macao ; puis elle ajouta :

— Maintenant, si vous m'avez trompée, si la fameuse nouvelle ne se confirme pas, nous n'aurons plus, ma nièce et moi, qu'à mettre la clé sous la porte... Notre crédit sera ruiné.

— Il est vrai que *le Moniteur* ne dit rien ce matin.

— Il ne dit rien ! s'écria la baronne...

C'est donc un fagot que votre déroute de Waterloo !... Que voulez-vous que je réponde à nos amis lorsqu'ils viendront, ce soir, me demander le prix des enjeux ?

— Vous les prierez d'aller se faire payer à l'Elysée.

— A l'Elysée !

— Où l'Empereur est arrivé pendant la nuit, à onze heures.

— Est-il possible ! Et Wellington, et Blücher ?

— Ils seront à Paris dans quinze jours, au plus tard.

— De qui tenez-vous cela?

— De mon ami, l'illustre Fouché.

— Mais alors il n'est que temps de congédier nos royalistes.

— Mère Joffret, je suis venu vous donner le mot d'ordre... N'allez pas plus vite que les violons, s'il vous plait. Quand

vous devrez changer l'enseigne de la boutique, je vous avertirai. D'ici-là, rien de changé dans nos allures ; soyez royaliste tant qu'il me plaira. Ce n'est pas une petite entreprise que la nôtre, et il est besoin d'une tête d'homme comme la mienne, pour la mener à bien. Il nous faut des millions, entendez-vous, et, si vous marchez droit, je vous en promets, des millions. Pensez-vous que vos amis vous paieront les cent deux mille francs que je vous ai fait gagner hier?

— Dette de jeu, dette d'honneur, ils

paieront tous quoique, parmi eux, il y en ai qui doivent au boulanger.

— Très-bien, alors; pour vous donner une preuve de mon désintéressement et de la grandeur de mes projets, je vous abandonne ma part du dividende. Nous sommes trois, cela fera soixante-huit mille francs pour vous, et trente-quatre mille pour ma chère Adeline...

— Vous avez donc le Pérou dans vos poches, mon cher ami, dit la Joffret, en se redressant sur son oreiller.

— Pas dans mes poches, mais dans ma tête. Donc nous nous entendons, n'est-ce pas ? Nous sommes bien attelés ensemble ; Nous marchons du même pied ; nous sommes deux vipères du même nid !

— Sapristi ! je le crois ! demandez-moi mon sang...

— Si je savais qu'en faire, peut-être bien... Enfin, nous verrons.

— Avez-vous vu ma nièce ?

— Non..., je la verrai plus tard, et demain, à quatre heures, pour lui présenter un ami, le comte de Verneil.

— Ah ! ah ! ce beau mauvais drôle qui aime le jeu, le vin, les femmes, et qui est marié ?

— Précisément.

— Je ne raffole pas des pratiques de cette famille-là ; ils sont deux fois plus pervers que nous tous, car nous sommes libres de nos fantaisies.

— Il faudra cependant faire taire votre vertueuse conscience.

— Sans doute, mais je n'irai pas de franc jeu. Après tout votre Verneil a peut-être une chauve-souris pour femme, ça l'excuse.

— Il a une femme ravissante, délicieuse, destinée au ciel comme lui à l'enfer.

— Et pourquoi le présenterez-vous à Adeline ?

— Pour qu'il l'aime.

— Au fait, comme il y perdra son temps, vous pourrez vous amuser à le voir brûler comme un grillon.

— Il est bien beau, bien aimable, bien riche, bien séduisant.

— Frime que tout cela, Adeline est tellement bête de vous, qu'elle a ri au nez, pendant trois mois, à la plus fine fleur de mes cliens... des hommes superbes!

— Vous lui ouvrirez les yeux, mère Joffret.

— Sur quoi ? demanda la duègue avec étonnement.

— Sur les mérites de mon ami.

— Ah ça ! vous voulez donc qu'elle vous plante là, ma nièce ?

— A jour donné... oui.

— Non ! non ! les hommes sont aussi par trop scélérats ! Mais, vilain que vous êtes, vous corrompriez l'univers ?

— Je le crois, mais j'en serai sûr quand je vous aurai corrompue, vous, mère Joffret. Voilà, je l'espère, un compliment bien troussé.



CHAPITRE DEUXIÈME.

II

Entente cordiale. *(Suite.)*

— Allons, allons, dites tout de suite ce que vous désirez de moi. Pourvu qu'Adeline n'ait rien à y perdre, je vous servirai. Je lui ai sauvé la vie à c'te

pauvre petite, et je tiens à elle, ça se comprend.

— Elle aura tout à gagner, au contraire, puisque vous la débarrasserez de moi. Le comte, si mauvais sujet qu'il soit, vaut mieux dans son petit doigt que votre serviteur dans toute sa personne... Je suis un grand misérable, chère baronne, vous pouvez me croire sur parole... Je suis un franc gredin.

— Saprelotte! je le vois bien... Allez

toujours... Vous ne l'aimez donc pas, ma pauvre Adeline?

— Non... pas plus que ça, répondit Maurice en frappant l'une de ses bottes du bout de sa canne; mais, en revanche, je suis torturé par une passion violente, enflammée, irrésistible, abominable! et il prononça ce dernier mot avec un frisson qui parcourut tout son être.

— Je vous devine, petit monstre, vous aimez la comtesse de Verneil; vous visez

à la détacher de son mari, et, pour y parvenir, vous jetez Adeline à la tête du comte. La jeune femme se livrera, poussée par le démon de la jalousie...

— Il y a un peu de vrai dans ce que vous dites là, ma bonne, mais vous auriez mauvaise opinion de mon mérite s'il devait se borner à une intrigue aussi vulgaire. Entraîner une femme vertueuse à sa perdition, en lui inspirant de la haine pour une rivale, et du mépris pour l'homme dont elle porte le nom, c'est vieux comme le péché, cela se dit dans tous les mauvais livres, cela se joue dans toutes les

comédies, sur toutes les scènes. Un pareil rabâchage n'est pas mon fait; je suis un grand scélérat, je ne suis pas un homme de police correctionnelle. J'ai volé des centaines de mille francs, je ne filouterais pas un mouchoir; j'ai assassiné... je ne tuerais pas un poulet...

— Vous m'épouvantez!.. j'ai le front trempé de sueur froide... Jamais on ne vit autant de cynisme.

— Bah! le cynisme est une vertu... c'est la sincérité du vice. Revenons à nos

projets. Oui, j'aime la comtesse de Verneil, je l'aime depuis quatre ans. Adeline n'a été, pour moi, qu'une distraction ; elle m'a servi de jouet. Je l'ai saisie comme le tigre saisit une maigre proie, qui trompe mais ne satisfait pas sa voracité. La comtesse n'était pas mariée alors.

— Pourquoi ne l'avoir pas épousée ?

— Elle est de trop grand nom.

— N'êtes-vous pas de la noblesse ?

— Moi, répondit Maurice avec une lueur sanglante dans le regard : C'est possible, mais... enfin, ce n'est pas de moi qu'il s'agit, elle s'est mariée... Elle a épousé le comte de Verneil, mon ami, l'un de mes compagnons assidu de débauche... et elle ne l'aime pas... elle ne l'aimera jamais... Je ne vise donc pas à la détacher de son mari.

— C'est le comte qui aime sa femme.

— Vous y êtes. Il en est fou, le lâche!

— Dans ce cas, il faudra qu'Adeline lui fasse les avances ?

— Oui ; elle me l'a promis hier, et je suis sûr de sa parole.

— Eh bien ! qu'aurai-je à faire, moi ? puisque vous vous êtes entendu avec Adeline, je n'aurai plus qu'à fermer les yeux sur les légèretés de ma nièce.

— Vous aurez à surveiller Adeline.

— Dès que vous avez sa promesse,

vous pouvez vous y fier. C'est une singulière femme, allez...

— Vous la surveillerez pour que mes affaires n'aillent ni trop lentemes, ni trop vite. J'ai besoin d'arriver à jour fixe à mon but. Il faut que le comte s'éprenne d'Adeline et qu'Adeline s'éprenne du comte juste au moment que j'ai choisi pour frapper mon grand coup.

— Je ne comprends plus.

— Il ne m'est pas nécessaire que vous

compreniez. Vous agirez dans cette intrigue, comme dans votre entreprise politique, d'après mes conseils, selon mes inspirations et la ligne que je vous tracerai. Vous feindrez une ignorance parfaite de l'accord que nous prenons ce matin; vous pousserez Adeline à l'infidélité, mais vous mettrez obstacle à ses trahisons, si elle menaçait de devancer l'heure que je leur assignerai ultérieurement. Votre rôle ne sera donc ni difficile ni pénible, et il vous rapportera d'énormes bénéfices. Il est temps que vous fassiez une fin, mère Joffret.

— A qui le dites-vous? hélas!

— Je vous ai connue dans l'opulence, vous voilà vieille et dans la débine... il faut vous relever, je vous releverai.

— Que la volonté de Satan s'accomplisse ! Quand vous aurez fait une malheureuse de cette comtesse, au moins lui serez-vous fidèle ?

— Peut-être... le hasard est si grand ! répondit Maurice en replaçant ses favoris postiches. Maintenant que nous sommes d'intelligence, continua-t-il, je dois, ceci de bonne amitié, vous prévenir d'une chose assez importante.

— Sapristi ! vous n'avez pas fini ?

— Rien qu'un mot. Si je suis content de vous, je vous couvrirai d'or ; mais s'il vous prenait fantaisie soit de battre en retraite et de m'abandonner, soit de me tromper ; si vous vous écartiez de la route que je vous tracerai journellement, vous paieriez cher vos trahisons, chère baronne.

— Les femmes ne font pas la guère aux tigres... Moi, vous tromper ! pas si bête, vous m'égorgeriez.

— Non, mais je vous enverrais en place de Grève.

— Dieu merci ! je ne crains pas cette place-là...

— Ah ! ah ! vous parlez d'or, mère Joffret, répliqua légèrement Maurice, tout en reprenant sa lévite ; n'oubliez pas que je suis l'ami de la police, et que votre dossier est entre mes mains...

— Il est gros le dossier, très-gros ! j'y ai lu des pièces formidables ! quel que soit le gouvernement que nous ayons

d'ici à quinze ou vingt jours, avec l'une de ces pièces, je peux vous faire couper le cou. Vous avez rudement travaillé pour Lafayette sous Louis XVI, pour Robespierre pendant la Terreur, pour Buonaparte sous le Directoire, pour Louis XVIII sous l'Empire, et vous allez travailler, ces jours-ci, pour Napoléon II... vous avez chanté toutes les gammes et fricoté dans tous les camps. Les Bourbons qui vont remonter sur leur trône, ne vous trouveront pas blanche comme un lys, malgré votre tripot royaliste. Je saurai prouver que vous avez été tricoteuse au Tribunal révolutionnaire, que vous avez posé en déesse sur

la place Maubert, enfin que vous avez aidé, par d'infâmes révélations, à l'arrestation de Pichegru et de Georges Cadoudal...

— Moi !

— Exclamation superbe, mère Joffret ! il est seulement dommage qu'elle ne prouve rien. Je vous le répète : les royalistes vous enrichissaient, vous étiez leur confidente, et, pour les récompenser de leur confiance, de leur générosité, vous avez vendu leur secret à la police du Consulat... Ce petit trafic vous a rap-

porté cinquante mille francs d'un coup de filet... Vous voyez que je peux sans grand tracas, vous faire guillotiner si le caprice m'en vient. Les pièces sont à ma disposition... Allons, marchez droit, et vous roulerez carosse jusqu'à la fin de vos jours... Adieu, baronne, portez-vous bien... à tantôt. .

Le chevalier sortit sans saluer et même sans se détourner; sa bosse effleura les rideaux du lit de madame de Sainte-Adresse, et il disparut.

La mère Joffret retomba sur ses oreil-

lers. Elle avait le frisson et grinçait des dents ; son visage, d'habitude jaune comme un citron flétri, se couvrit d'une teinte bistrée.

— Je croyais qu'après m'avoir créée, Satan s'était reposé, dit-elle à demi voix ; il n'y aura pas assurément place pour nous deux dans l'enfer... Cet homme est sublime !... c'est un colosse... Lui et moi, quel couple !... gare au venin et gare aux griffes !

La duègue regarda ses dix doigt ar-

més d'ongles tranchants, véritables griffes de bête fauve, auxquelles s'adressa le sinistre sourire de cette femme maudite, qui venait cependant de trouver son maître.

CHAPITRE TROISIÈME.

III

Où, pour la première fois, l'idée vient au vieux Nock de pencher à la bonhomie.

Les renseignements fournis par Maurice à la mère Joffret n'étaient que trop exacts ; l'Empereur avait quitté le champ

de bataille de Waterloo après avoir reconnu l'impossibilité de réprimer la panique qui venait de rompre ses troupes ; il s'était retiré sur Gennape où il s'était épuisé, encore une fois, en vains efforts pour rétablir un peu d'ordre dans la cohue des fuyards. Se résignant enfin aux implacables rigueurs de la fortune, Napoléon avait expédié des ordres précis au maréchal Grouchy pour lui tracer son mouvement de retraite par Namur, Charlemont et Laon; puis il était entré à Charleroy le 19, entre quatre et cinq heures du matin, et à Philippeville à dix heures. Ce fut de cette dernière place que l'empereur partit, dans

une voiture du maréchal Soult, pour Laon, et ce fut à Laon que, cédant, malgré lui, à des conseils peu clairvoyants, le grand capitaine dont le seul nom épouvantait ses vainqueurs, prit le funeste parti de venir porter lui-même à Paris la nouvelle de notre désastre, et de solliciter de deux assemblées gouvernées par des dupes et des traîtres, une assistance patriotique qu'elles devaient lui refuser pour s'agenouiller, quelques jours plus tard, devant un pandour comme Blücher et devant Wellington.

L'Empereur était descendu à l'Élysée,

le 20 juin, à onze heures du soir. Il ne lui avait fallu que quelques instants, dès son arrivée, pour reconnaître la faute que ses conseillers lui avaient fait commettre. L'attitude des ministres, celle du duc d'Otrante surtout, révéla à ce vaste esprit éclairé sur les infirmités du cœur humain par l'exercice de la puissance et les dégoûts du malheur, ce qu'il pouvait attendre de quatre cents députés qui, après lui avoir prêté serment, devaient, le 22 juin, à l'heure où nos blessés de Ligny et de Waterloo entraient dans Paris au cri de : Vive l'Empereur! lui donner, avec une cynique insolence, *une heure* pour abdiquer sa couronne, *une*

heure pour déposer son épée tutélaire.

Le 22 juin donc, sur l'une des nombreuses charrettes qui entraient par la barrière du Nord, chargées de soldats de toutes armes plus ou moins grièvement blessés, se trouvaient deux hommes que nous avons laissés à Maubeuge au prologue de cette histoire, et que nous remettons en scène pour ne plus les quitter, le lieutenant Delmas et le maréchal-des-logis Nock.

— Halte! fiston, dit le vieux Nock au

paysan à qui appartenait la charrette, nous voilà rue Saint-Denis, et la brouette m'a suffisamment secoué les côtes. Quel panier à salade, nom d'un petit bonhomme! Allons, mon lieutenant... sautons sur le pavé.

— De grand cœur, m'y voilà...

— Eh bien! le cou, comment va-t-il?

— Pas mal; un peu raide, mais solide.

— Et la poitrine?

— Rien de nouveau. Grâce à ma médaille de Marienthal, la douleur a disparu.

— Pour notre prochaine campagne, je m'en ferai donner une de médaille; mais bernique! il faut que ce soit une jeunesse qui vous colle ça sur le poitrail, et le vieux Nock est fait pour la jeunesse comme, sauf votre respect, un Prussien pour la victoire. Enfin, *qu'est-ce que voulez-vous?* on s'en passera... Qu'est-

ce que je te dois, fiston? demanda le maréchal-des-logis au charretier.

— Six francs, un écu par place.

— Voilà dix francs, mon fils; tu boiras un coup à la sa santé de Sa Majesté l'Empereur et Roi.

— Je ne veux rien de plus que le salaire; c'est pas pour trafiquer que nous portons les amis...

— Alors, prends vingt francs, mon

garçon et cultive ces sentiments-là... Tu vaux mieux que ton carrosse. Tâche de grandir et d'engraisser pour t'enrôler aux cuirassiers, je t'y ferai gagner la croix et casser la tête, que les jaloux n'auront rien à redire. Maintenant, mon lieutenant, allons vider une fiole ou deux, je tombe d'inanition.

— Passons d'abord chez un tailleur, répondit Paul Delmas ; nous sommes faits comme des voleurs, et, à Paris, il faut un costume décent.

— Mais je me trouve superbe, moi,

depuis que j'ai quitté la tenue de c't'Écossais... N'importe, allons où vous voudrez.

Nock portait une capote de fantassin, des culottes de gendarme, des guêtres de grenadier, et sa tête énorme était coiffée d'un schako des chasseurs à cheval de la ligne. Paul s'était pourvu d'un vieil uniforme de vélite.

Nos deux compagnons arrivèrent sur le boulevard, et entrèrent chez un tailleur, où sur-le-champ ils firent emplette

d'habits confectionnés. Nock se pavana devant une glace qui lui offrait la vivante image d'une guérite costumée en citadin.

— C'est tout de même farce c'te grande tenue, dit le vieux soldat : Je n'avais porté, dans mon village, qu'une blouse, des sabots et un bonnet de coton; me voilà habillé comme un maquignon le jour de ses noces.

Le tailleur, ancien chef ouvrier d'un régiment, s'était montré plein de préve-

nances pour ses deux clients; et avait envoyé chercher, séance tenante, chapeaux, chaussures et autres objets de lingerie. Delmas et Nock sortirent des mains de ce brave homme en toilette de ville fort présentable; mais Nock se trouva mal à l'aise dans son ajustement, et il lui fallut absolument acheter une canne pour savoir occuper ses grands bras, et guider ses longues jambes embarrassées dans les vastes pans d'une redingote bleue colossale.

Nos compagnons prirent un fiacre et se rendirent au Palais-Royal où Nock se

souvenait d'un superbe festin que le baron Delmas lui avait fait faire en 1802. Depuis cette époque, le maréchal-des-logis, qui était allé à Berlin, à Vienne, à Madrid et à Moscou, n'avait pas remis les pieds dans Paris. Mal servi par sa mémoire, Nock s'obstinait à chercher le restaurant des Frères-Provençaux, lorsque Paul poussa la porte du café Valois en disant :

— Nous déjeûnerons ici comme ailleurs, entre.

Le café Valois était une sorte de club

royaliste qui a marqué en 1814 et en 1815, comme le café Montansier où se réunissaient à ces deux époques, les libéraux et les bonapartistes. Seulement, le café Valois était fréquenté par une riche clientèle, par la jeunesse turbulente et raffinée du parti légitimiste, tandis qu'au café Montansier, il y avait un peu confusion de positions hiérarchiques et sociales.

Nock s'assit en homme important à l'une des tables de marbre de l'établissement, et il crut avoir fait sensation par sa bonne mine sur tout le monde, lors-

qu'il vit tout le monde le regarder avec une curiosité mêlée d'étonnement. C'était de l'étonnement que produisaient, en effet, cette large face bronzée, ce géant au maintien décontenancé, aux gestes brusques, ce novice qui avait vu et fait tant de grandes choses, et ne savait ni déplier convenablement sa serviette, ni s'asseoir carrément, ni quel parti tirer de ses deux coudes habitués au sans-gène de la cantine et du bivouac. Les beaux du café Valois, interrompus dans leurs entretiens politiques par l'arrivée de ce gros personnage, le trouvèrent d'abord grotesque, puis le prirent pour un mouchard, puis enfin ils recon-

nurent qu'il appartenait, ainsi que son camarade, aux bandes exécrables de l'usurpateur. Les garçons et le maître du café furent interrogés, à voix basse, à l'endroit de ces intrus, et répondirent qu'on les voyait pour la première fois.

Paul Delmas ne se trompa pas sur le caractère de la sensation qui se produisait autour de lui. Il se souvenait des agitations de 1814; et, se reportant au temps des agressions des royalistes à l'époque de la dernière chute de l'Empereur, il comprit qu'à moins d'user d'une

excessive modération, il ne tarderait pas à ramasser une mauvaise affaire dans ce café où l'avait conduit le hasard.

— Mon ami, dit-il à Nock, quoi qu'il arrive, quoi que tu entendes, promets-moi de rester calme et bouche close.

— Bouche close! riposta Nock, en partageant par moitié, avec ses dents, une côtelette appétissante : Ne sommes-nous pas ici pour déjeûner? puis-

je manger sans me servir de mes mâchoires?

— Mange, bois, et tais-toi, je ne te demande que cela.

— C'est précisément à ces trois choses que je songe en ce moment, mon lieutenant, j'ai une faim carabinée, une soif à faire trembler; ainsi, ne comptez pas sur ma conversation... Allons, toi, Lafleur ou Nicodème, ajouta-t-il en s'adressant à un garçon, change cette fiole qui n'a plus rien dans le ventre, et, au lieu

de rester là planté sur tes quilles, apporte du même... Il est drôlet, ce petit rouge.

Paul leva les yeux sur un coin du salon où se tenaient groupés une douzaine de jeunes gens, et, cherchant l'effet produit par l'apostrophe de Nock, il vit un sourir dédaigneux courir dans l'auditoire.

— Nous ne sommes pas avec les nô-

tres, glissa-t-il à demi-voix à son compagnon : observe-toi.

— Avec les nôtres ! Eh ! nom d'un petit bonhomme, est-ce qu'il y aurait ici des Anglais ou des Prussiens ?

— Non ; mais des amis de ces Messieurs.

— Dans ce cas, le premier qui bouge, j'en fais mon dessert.

— Nock, mon ami, est-ce là ce que tu as promis à mon père ?... Veux-tu qu'en arrivant à Paris, nous ayons une querelle? Veux-tu que nous allions nous battre avec des Français parce qu'ils n'ont pas notre opinion ?

— Notre opinion ! Est-ce qu'il peut y avoir deux opinions, en France, quand cette canaille de Blücher est à la frontière? J'ai compris qu'on pût être royaliste après Wagram, mais après Waterloo...

— Au bout du compte, reprit Delmas,

si tu veux tout massacrer, j'y consens.... Allons souffleter ces bourgeois qui, là, dans ce coin, nous examinent comme des bêtes curieuses; je me ferai tuer avant ce soir, et tu iras porter à mademoiselle Louise, au pavillon de Saint-Cloud...

— C'est bon, interrompit Nock, on se taira... C'est vrai que je suis un étourneau. Ah! votre cher papa s'est joliment fourré le doigt dans l'œil, comme on dit, lorsqu'il vous a donné pour Mentor le bonhomme Nock... un drôle de bonhomme, nom d'une pipe!... une vieille bête qui n'a jamais eu pour deux liards

de réflexion. Enfin, *qu'est-ce que voulez-vous?* On s'y fera à la douceur et à la prudence, on s'y fera... A votre santé, mon lieutenant, et à celle de Sa Majesté l'Empereur et Roi.

— Ainsi nous allons déjeuner bien tranquillement, n'est-ce pas? demanda Paul en choquant le verre du vieux brave, comme des muets.

— Comme des sourds et muets, ça va! Mais on crève de faim, dans cette baraque! Ils vous apportent des moineaux

sur des plats d'argent. Pas tant de vaisselle, loustic, dit-il au garçon, et plus de fricot si ça ne te fait rien.

A une table voisine de celle qu'occupaient Nock et Delmas, deux jeunes gens déjeûnaient avec la savante expérience des raffinés de la vie parisienne. L'un d'eux pouvait avoir trente ans; il était mis avec une coquette élégance, et portait sur ses traits délicats et fatigués, le cachet qu'imprime à toute physionomie la dévorante activité d'une intelligence déréglée. De petites moustaches blondes couronnaient sa lèvre dédaigneuse. Son

large front que désertaient déjà ses cheveux cultivés avec beaucoup d'art, ses yeux vifs et profonds, où ne brillait pas toujours la franchise; mais qui étincelaient d'audace, son geste distingué, mais plus étudié que sincère, annonçaient un homme rompu à l'intrigue, aux loisirs d'une riche oisiveté, comme aussi un homme de résolution et d'aventures.

Nous venons d'esquisser le portrait du chevalier Maurice de Cordouan; nous ajouterons que, sous l'apparence d'un physique efféminé, le chevalier cachait

l'une de ces constitutions nerveuses dont l'énergie se relève, en temps donné, par des actes inattendus de vigueur; nous dirons encore que, doué d'un esprit souple et rapide, d'une rare pénétration, d'une jolie figure, ce jeune homme, habile à farder ses vices et à se parer de vertus d'emprunt, avait quelque chose de fatal dans toute sa personne, qui éloignait de lui les gens assez prudens pour résister à ses séductions dangereuses.

Maurice déjeûnait avec le comte Maxime de Verneil, son ami.

Le comte avait vingt-cinq ans. C'était un beau et grand jeune homme, à vigoureuse charpente et à tempérament bilieux. Son visage avait de la rudesse, et son œil noir, un peu couvert, brillait d'un éclat singulier. Il était pâle, mais de cette pâleur chaude, qui est la parure des teints méridionaux. Cette belle tête devait avoir le privilége d'inspirer d'ardents caprices, et si le cœur qui battait dans cette poitrine puissante n'eût pas été flétri par la débauche, usé par les orages d'une vie désordonnée, il eût certainement transformé en passions violentes tous les caprices que le visage avait fait naître.

Maxime de Verneil se trouvait encore très-riche du fait de sa mère et de deux oncles dont il était l'unique héritier, quoiqu'il eût déjà gaspillé la fortune laissée par son père. Il était rentré en France à la première Restauration, s'était marié et n'avait pas suivi le roi à Gand. Sa femme, issue d'une grande et opulente famille, avait exercé sur lui, sans le vouloir, il est vrai, une influence salutaire. Le comte, habitué à de faciles victoires de ruelles, ne s'était pas donné beaucoup de peine pour faire la conquête de sa femme. Il avait cru impossible que cette femme ne l'aimât point, lorsqu'il se croyait irrésistible, et sa dé-

ception fut grande lorsqu'il vit que la comtesse n'était, pour lui, qu'une épouse pieusement résignée à ses devoirs. — « Ne comptez jamais sur de l'amour, lui avait dit la jeune fille avant d'être conduite à l'autel... Comptez sur l'inviolabilité du serment que, malgré moi, je vais prêter devant la loi et devant Dieu. Désistez-vous, il en est temps encore. Je ne vous donne et ne donnerai que ce que je peux donner. »

CHAPITRE QUATRIÈME.

IV

Où, pour la première fois, l'idée vient au vieux Nock de pencher à la bonhomie *(suite)*.

Maxime ne crut pas à la sincérité de cet avertissement; il passa outre, et, après six mois de mariage, c'est-à-dire à

l'époque où nous prenons ce récit, il avait acquis la conviction de ne pouvoir pas triompher de la froideur de sa femme.

Les deux jeunes gens ne s'étaient pas occupés de leurs voisins; ils causaient avec animation, et leur conversation, entamée à voix basse se continua bientôt sur un ton assez élevé pour que Nock et Delmas, devenus silencieux, n'en perdissent pas un mot.

— Laissons la politique et votre terri-

ble belle-mère, dit le chevalier, parlons un peu de nos plaisirs. Voulez-vous que je vous présente à une femme délicieuse, la plus jolie femme de Paris, sans contredit, puisque la comtesse n'y est pas?

— Les jolies femmes m'ennuient, mon cher Maurice; elles m'agacent... je ne sais qu'en faire.

— Oh! oh! vous n'êtes pas gai décidément avec votre idée fixe; votre esprit tourne à la comtesse comme l'aimant

tourne au Nord... Dans la vie pratique, cher ami, prenez-y garde, le Nord, c'est le foyer conjugal ; c'est le froid, la bise, le brouillard et la glace.

— Tant que vous voudrez, mais j'aime la comtesse qui est plus belle que toutes les jolies femmes de Paris, vous venez de le confesser.

— On est bien élevé, que diable ! interrompit le chevalier.

— On est mieux, on est sincère.

— Si la sincérité vaut mieux que la politesse, je me rétracte. La comtesse est fort jolie, plus jolie qu'agréable, entre nous, mais madame de Mont-Ville ... voilà une merveille...

— Inconnue, dit le comte, achevant la phrase de Maurice.

— Par conséquent à connaître. Je lui

ai parlé de vos petits chagrins domestiques... Ils lui ont paru fort gros, car elle est très-compatissante. « Ah ! ce pauvre bon jeune homme ! s'est-elle écriée, amenez-le-moi, que je l'encourage. » Et j'ai promis de vous amener.

— Pieds, poings et cœur liés?

— Non pas, le cœur libre, au contraire.

— Et bon à mettre en gage.

— Mon cher, madame de Mont-Ville est une femme de qualité ; elle ne prête pas sur gages. Je ne sais pas si elle donne, je ne sais pas si elle prend ; mais je suis sûr qu'elle ne rendra jamais ce qu'elle voudra bien confisquer.

— Eh! mais c'est une manière de défi que vous me faites-là?

— Mon Dieu! non ; il fut un temps où nous cherchions fortune ensemble, vous et moi. Dans ce temps-là, vous étiez

charmant et dangereux pour vos rivaux; vous dépensiez l'esprit du diable, et vous aviez pour mission ici-bas de peupler le Purgatoire de pécheresses brunes et blondes. Aujourd'hui, pauvre vainqueur vaincu, vous n'êtes plus que l'ombre du grand Maxime; vous vous êtes marié à une superbe femme qui vous donne les férules. Ah! par Bacchus! vous avez, vous aussi, perdu votre bataille de Waterloo... Vous êtes découronné, mort, enseveli, enterré. — Qu'est devenu Maxime? me demanda hier le bailli de Langon. — Il a pris femme. — *Requiescat in pace!* m'a-t-il répondu en gémissant.

— Et vous croyez que les morts ne ressuscitent pas ?

— Ils ressusciteront à la fin des siècles, et je serai alors terriblement vieux pour vous voir renaître de vos cendres, beau phénix.

— Et si ce miracle s'opérait aujourd'hui même ?

— La question est hérétique, mon bon; le Créateur ne fait plus de mira-

cles, et il a raison, car nous ne valons plus la peine qu'il s'occupe de nous à ce point.

— J'irai voir madame de Mont-Ville... vous me présenterez?

— Merci ! pour que la comtesse m'arrache les yeux !

— La comtesse ! elle se soucie bien de moi... Et d'ailleurs, cette visite sera sans danger pour elle.

— Pour elle, soit! mais pour vous? mon ami, je dois vous prévenir, car je m'accuse de légèreté. Oui, j'ai eu tort de vous parler de madame de Mont-Ville: c'est une fée, voyez-vous? les plus beaux papillons se brûlent au feu de ses regards. Cette femme-là est animée d'une puissance surnaturelle; on ne l'approche pas sans l'aimer... Une fois pris, on est perdu, à moins...

— A moins!

— Que la céleste personne, Céleste est

le petit nom de madame de Mont-Ville, ne succombe elle-même sous le charme de son adorateur. Mais ce succès, s'il n'est pas impossible, est au moins fort douteux.

— Avez vous donc échappé à cette sirène?

— Moi ! pas si sage ! elle a failli me rendre fou , et la raison ne m'est revenue qu'après une terrible maladie. Je dois avouer que madame de Mont-Ville n'a rien fait pour me précipiter dans l'a-

bîme d'où la Providence m'a retiré ; elle n'a pas été coquette ; loin de là, elle m'a toujours averti que je me fourvoyais, et s'est efforcée de me prouver que je perdais mon temps près d'elle. Mon entêtement a été plus fort que la loyauté de cette femme charmante, et je n'ai abandonné la partie qu'après m'y être moralement ruiné. Étrange destinée d'un amoureux ridicule : je suis resté l'intime ami et l'admirateur fervent de madame de Mont-Ville. Vous voilà renseigné ; prenez votre parti.

— Pourrez-vous me présenter aujourd'hui même ?

— Aujourd'hui, répondit Maurice, feignant de calculer, volontiers, à quatre heures..., c'est entendu.

La conversation du comte et du chevalier en était là, lorsque quatre des jeunes gens qui occupaient l'un des coins du salon se levèrent de table et vinrent entourer Maxime de Verneil et son ami.

— Êtes-vous plus riche que nous en nouvelles ? demanda l'un d'eux à Maxime.

— Non, je ne sais rien, si ce n'est l'arrivée de Napoléon à l'Elysée.

— Napoléon ! vous êtes bien compatissant pour ce grand coupable.

Nock leva brusquement la tête, et allongea, par dessous la table, un grand cou de genou au lieutenant Delmas.

— C'est mon caractère, répondît le comte de Verneil; j'avais de la haine

pour le vainqueur, j'ai de la compassion pour le vaincu.

— Il faudrait bien cependant vous résoudre, mon cher Maxime, à applaudir nos braves députés qui vont envoyer au garde-meuble la couronne impériale! reprit le même interlocuteur en jetant un regard dédaigneux sur Nock et Delmas.

— Je n'applaudis jamais aux victoires de mon parti, je laisse ce soin aux adorateurs du soleil levant, et il n'en manque

pas. Je n'ai pas à faire dans la rue mes preuves de royalisme, je les ai faites aux dragons de Latour, au-delà du Rhin... Ah! Messieurs, Napoléon n'est pas encore abattu; gardez votre zèle et votre ardeur pour le combattre s'il passe de l'Elysée aux Tuileries...

— Vous êtes trop chevaleresque, cher comte.

— Il faut bien faire quelque chose.... mais laissons la politique, elle m'ennuie...

— Monsieur, dit Nock, s'adressant d'un ton poli à l'un des quatre jeunes gens qui lui tournaient le dos : Vous venez de jeter mon pain par terre, avec une basque de votre habit... par mégarde, sans doute?

— Eh bien! Monsieur, répondit le jeune homme, j'en suis fâché; mais que voulez-vous que j'y fasse?

— Allons, Nock, glissa Paul Delmas à son compagnon, c'est une chicane d'allemand que tu cherches là.

— Moi, pas le moins du monde! Monsieur a jeté mon pain par inadvertance ; je veux qu'il le ramasse par politesse... Je ne suis pas exigeant.

Les quatre royalistes éclatèrent de rire.

— Tiens! tiens! reprit Nock, il paraît que j'ai dit une grosse farce sans m'en douter... Alors, je vas continuer.

Et il se leva de table avec la nonchalance d'un lion se dressant, à regret, sur ses pattes nerveuses. Dans ce moment,

Delmas parut prendre son parti de l'aventure, et il dit :

— Messieurs, je vous engage à ne pas pousser plus loin cette plaisanterie; elle pourrait vous coûter cher...

— Pas très-cher, interrompit Nock; Monsieur va se donner la peine de se baisser, de ramasser ce morceau de pain et de crier : Vive l'Empereur! Après celà nous serons quittes... Allons, gamin, obéis, ajouta le colosse en posant sa

main puissante sur l'épaule du jeune homme... Obéis ou je me fâche.

— Vous l'avez voulu, s'écria Paul, et je n'ai plus le pouvoir d'arrêter mon ami. Cependant, comme il est capable de se fâcher ainsi qu'il vous en menace, et que, s'il se fâchait, vous ne sortiriez pas vivants de ce café, permettez-moi d'arranger les choses. Vous avez arrêté le projet de nous chercher querelle, n'est-il pas vrai, Messieurs, car nous sommes, vous l'avez deviné, des soldats de Waterloo.

— Que vous semble du projet ? répondit impertinemment l'un des jeunes gens.

— Il me semble assez lâche, car vous êtes quatre et nous ne sommes que deux. Eh bien ! peu importe, nous acceptons le cartel... Sortons, Messieurs.

— Sortons.

Nock sauta sur sa canne et sur son peau.

— Un moment ! s'écria le comte de

Verneil; me prenez-vous pour un zéro ?

— Je vous verrais avec peine parmi mes adversaires, dit Delmas, car vous avez exprimé tout-à-l'heure des sentiments qui vous honorent.

— Je ne veux ni vous attaquer ni vous protéger, reprit le comte ; je veux, pour l'honneur de mon parti, barrer le chemin à quatre matamores qui s'efforcent de flétrir les amis du roi. Gardez-vous bien de croiser le fer avec ces Messieurs, ajouta-t-il, s'adressant à Delmas, en

montrant du doigt les jeunes gens, ce sont des spadassins de profession ; si intrépides que vous soyez, vous tomberiez infailliblement sous leurs coups. Vous vivez au champ d'honneur, et non pas dans les salles d'armes, où ces chevaliers errants apprennent l'art d'assassiner en véritables bravi qu'ils sont.

— Monsieur le comte? interrompit l'un des querelleurs.

— Silence! s'écria Maxime, je vous

trouve bien hardi de me couper la parole. Et, se tournant vers Delmas : Je vais vous dire à qui vous avez affaire : celui-ci, cadet d'assez bonne maison, est ruiné de fond en comble et fait du zèle légitimiste pour arracher une place aux futurs ministres de Sa Majesté ; celui-là est fils d'un régicide, et il a toujours deux cocardes en poche pour n'être pas au dépourvu selon l'occasion ; cet autre...

— Assez, Monsieur le comte, vous nous rendrez raison de ces outrages.

— Oh ! de tout cœur et avec d'autant

plus de plaisir que je ne sais que faire d'ici à quatre heures de l'après-midi. Veuillez sortir et m'attendre dans la galerie de bois.

Les jeunes gens saluèrent et prirent la porte sans ajouter un mot.

— Eh bien! et nous? demanda Nock avec étonnement.

— Vous, Messieurs, reprit le comte,

achevez paisiblement votre déjeûner.

— Nous ne souffrirons pas, dit Paul Delmas, que vous vous battiez pour nous.

— Soyez sans crainte, mes adversaires sont déjà loin. Ils vous eussent tué, car ils sont tous les quatre d'une habileté merveilleuse; mais ils me connaissent et me savent plus fort qu'eux, aussi ne m'inquiéteront-ils pas. D'ailleurs, pour vous en convaincre, suivez-moi.

— Sac à papier ! je veux voir ça, dit Nock.

Le comte et Maurice sortirent du café de Foy avec Nock et Delmas. Arrivés dans la galerie de bois :

— Où sont-ils ? demanda le comte ; cherchez-les... Allez, Messieurs, et remerciez la Providence de ce que vous m'avez rencontré ; sans moi on vous aurait, très-certainement, enterrés dès demain. Nous sommes d'un assez vilain

pays, comme vous le voyez. Vous arrivez de l'armée, vous êtes, à en juger par le ruban que vous portez, de très-braves soldats, et voilà que des coupe-jarrets vous attendent à vos propres foyers pour vous égorger au nom d'un principe, eux qui n'en ont pas. Que cet avertissement vous serve, évitez, pendant les mauvais jours que nous allons traverser, de faire éclater en public vos sympathies pour un souverain qui n'est pas le mien. Vous tomberiez victimes d'un enthousiasme que je déplore, mais que je respecte... Adieu, Messieurs, vive le roi!... voilà mon opinion.... Allons-nous-en, Maurice.

— Aurez-vous au moins l'obligeance de me dire votre nom ? répondit Paul ; je suis, moi, lieutenant de cuirassiers, et je...

— Je suis, interrompit Maxime, le comte de Verneil, un fort mauvais sujet d'habitude, galant homme par occasion, comme aujourd'hui, par exemple... Inutile de m'apprendre qui vous êtes... je n'aime pas à charger ma mémoire... Bonne chance je vous souhaite !

— Il me plaît, ce mauvais sujet-là ! dit

Nock en regardant le comte s'éloigner au bras de Maurice. Parole d'honneur, c'est un bon lapin, et je lui *revaudrai* le service qu'il nous a rendu, car si vous aviez été tué... J'en ai la chair de poule, quand je songe au serment que j'ai fait à votre papa !

— Ainsi, tu seras prudent à l'avenir ?

— Quand on me marcherait sur les pieds, je ne dirais rien... Oui, quand on ne devrait plus m'appeler que le bonhomme Nock, j'en donne ma parole... Ça

sera farce, mais ça sera! J'ai eu trop peur pour vous, cré coquin !

— Très-bien... Maintenant, partons pour Saint-Cloud.

— C'est cela, allons voir c'te fameuse demoiselle Louise... faudra cependant qu'elle me donne une médaille, à moi aussi !... Allons à Saint-Cloud.

CHAPITRE CINQUIÈME.

Le retour du fiancé.

Moins d'une demi-heure après leur sortie du café Valois, Delmas et Nock, installés dans un fiacre, roulaient sur la route de Saint Cloud.

— Je ne sais pas ce qui se passe en moi, dit Paul, mais j'ai le cœur gros comme une maison, et je me sens froid jusque dans la moelle des os.

— J'ai toujours entendu raconter, répondit Nock avec placidité, que l'amour donnait la fièvre et le frisson.

— Ainsi, tu n'as jamais aimé ?

— Moi ! connais pas... j'ai toujours eu une santé de bœuf.

— Alors, tu ne me comprends pas.

— Causez donc, puisque vous en mourez d'envie. Mais qu'est-ce que vous pourrez m'apprendre que vous ne m'ayez déjà dit? Je le sais par cœur, votre belle demoiselle Louise, je la reconnaîtrais entre dix mille; elle a des cheveux blonds, des yeux bleus, de petites mains comme il en entrerait une demi-douzaine dans l'un de mes gants à la Crispin; elle chante comme un rossignol; elle est la fille des braves fermiers Boileau; elle vous a sauvé la vie quand vous vous êtes fait planter un coup d'épée l'an der-

nier, par un Russe, et pour une pas grand'chose nommée Adeline...

— Mon ami, je ne t'ai raconté que la moitié de mon aventure; et pour qué tu comprennes bien, aujourd'hui, les agitations de mon cœur, il est nécessaire que je complète mon récit.

— Complétez, mon lieutenant, complétez.

— Lorsque le docteur Franck m'eût

arraché de vive force pour ainsi dire, du pavillon que nous allons revoir, et où j'avais dit adieu à ma bien-aimée Louise, je croyais me mettre en route pour Nîmes...

— Je sais encore cela; ce farceur de major, il a toujours été malin le major Franck, vous avait fait croire que le commandant était arrêté à Nîmes, tandis que nous étions, lui et moi, fort tranquillement à l'île d'Elbe; mais pourquoi vous avait-il joué c'te farce?

— Pour m'enlever plus aisément d'une

maison où j'aurais voulu vivre et mourir, pour me rendre au pieux devoir d'un fils et d'un fidèle compagnon du malheur. Ma place était à l'île d'Elbe, près de mon père et de l'Empereur. Je sus me résigner, après l'explosion d'un violent chagrin, à m'embarquer et à reconnaître que le major Franck avait fait passer mon honneur de soldat avant les joies de mon cœur. Le docteur me quitta sur la plage de Cette, en me promettant de m'écrire fréquemment, pour me donner des nouvelles de Louise; en m'affirmant surtout que mon exil serait de courte durée. Arrivé à Porto-Ferrajo, je me hâtai de confier à mon père le cher-

secret de mes regrets et de mes espérances; et, tu le sais, le commandant approuva mon amour qu'il a béni à sa dernière heure! A l'île d'Elbe, je ne reçus que deux lettres de France, tant notre correspondance était difficile. Ces deux lettres, écrites par le major, me parlaient de Louise. Elles me disaient que M. Boileau n'osait pas et ne pouvait pas se compromettre en m'écrivant; que Mademoiselle Louise était élevée dans des principes trop sévères pour se charger elle-même de me donner de ses nouvelles; mais que je pouvais me résigner patiemment à cette rude épreuve, puisque j'étais tendrement aimé. Je ne

vivais pas cependant, mon ami; je me désolais, je me rongeais les poings; et, quand nous reçumes l'ordre d'embarquer pour le golfe Juan, je n'aurais pas changé de condition avec l'Empereur.... Il allait aux Tuileries, j'allais à Saint-Cloud; il allait régner sur un peuple, moi sur un cœur!... Oh! que d'émotions! que d'ivresse! Mon père, ce vieux soldat d'Aboukir, pleurait d'attendrissement en voyant couler mes larmes d'amour.

Arrivés à Lyon, tu t'en souviens, nous fûmes dirigés, mon père, toi et moi, sur

Avesnes, où devaient se former, ou plutôt se reformer nos régiments de cavalerie de réserve. Mon père avait l'ordre direct de Sa Majesté de déployer la plus grande activité au poste important qui lui était confié, et le zèle de ce fidèle soldat était si intolérant, que je ne pus pas en obtenir, en dépit de mes supplications, un court congé pour voler à Saint-Cloud. La campagne de Belgique allait s'ouvrir; nous étions les premiers en ligne; je dus attendre nos premières victoires pour songer, sérieusement, à faire le voyage que nous faisons à nous deux, seuls, hélas!... Pauvre père, s'il pouvait contempler mon bonheur!

— Oui, dit Nock, vous attendiez une victoire, et c'est une défaite qui vous ramène! Fichu pronostic, mon lieutenant, mais *qu'est-ce que voulez-vous?* Ce n'est pas notre faute, car nous avons un peu bien cogné...

— Ne parle pas ainsi, malheureux! tu me glaces... Dis-moi, plutôt, que je vais retrouver ma fiancée toujours belle, toujours aimante...

— Quant à ça, je n'en doute pas.

Mais, dites-moi donc : est-ce que vous n'avez pas eu de ses nouvelles pendant que nous étions à Avesnes ?

— Le major Franck était alors en mission; il n'a pas pu m'écrire; j'ai su, néanmoins, par un officier venu de Saint-Cloud au régiment, que le marquis de Lauzane n'a pas suivi Louis XVIII à Gand.

— Voilà tout ?

— Absolument tout. N'est ce pas assez

pour moi? Si le marquis n'a pas émigré, les Boileau sont toujours là ainsi que Louise, filleule bien-aimée de Monsieur de Lauzane... Ah! mon ami, je tremble comme un conscrit qui va au feu pour la première fois... Tiens, nous approchons.... je reconnais les futaies du parc, je vois les paratonnerres du château... les cheminées du pavillon de chasse... Nock, mon ami Nock, est-il donc possible que la joie fasse tant de mal?

— Pauvre enfant! C'est qu'il est tout pâle, au moins! Allons, du cœur, jeune

homme, du cœur... Figurez-vous qu'on sonne la charge, fermez les yeux et allez de l'avant.

— Du cœur, mon ami? je n'en ai que trop. Si j'étais l'un de ces deux roués qui causaient près de nous au café Valois, et déchiraient à plaisir la réputation des femmes, je ne serais pas si embarrassé dans ce moment.

— Bon ! voilà que vous cherchez noise au comte de Verneil, parce que c'est un luron d'amourettes... Laissez-le à ses

affaires, et ne songez qu'aux vôtres; il m'a plu, ce gaillard-là..... Je voudrais le gagner à Sa Majesté l'Empereur et Roi...

— Dis au cocher d'aller moins vite, interrompit Paul : ses rosses prennent le mors aux dents.

— Vous m'étonnez, mon lieutenant. Comment! voilà quatre ou cinq jours que vous n'y tenez pas d'impatience; que vous criez : Saint-Cloud! Saint-

Cloud! comme les voiturins de la place de la Concorde, et maintenant que nous y arrivons, à Saint-Cloud, vous voudriez reculer!... Est-ce que l'amour estropierait la cervelle ?

— Tu ne veux pas comprendre que je marche peut-être à la mort!

— A la mort? bien portant comme vous êtes... allons donc!

— Si j'allais trouver Louise changée ?

Si l'absence m'a effacé de son cœur !.... Si seulement elle m'aime moins, et si elle en aime un autre! je serais foudroyé sur place, tu ne rapporterais à Paris que mon cadavre... Et tu ne veux pas que je tremble.

— Ah çà! voyons, pas de bêtise! s'écria Nock, à moins que ça ne soit pour vous amuser, et encore ce serait mal, c't'amusement-là, car je suis sensible avec ma grosse tête, mes gros poings et mon gros bagout; car je vous aime, puisque votre cher papa m'a commandé de vous servir de père... Oui, je vous

aime, je me ferais écharper pour défendre une seule poignée de vos cheveux.

— Brave Nock, je serai pour toi un bon fils, j'en fais serment, et c'est pour cela que je ne veux te cacher aucune de mes sensations...

— Eh bien! sac à papier! faut commencer, alors, par avoir le sens commun et ne pas divaguer... Qu'est-ce que je voulais donc dire? Vous me remuez le sentiment avec vos câlineries, et quand

j'ai la larme à l'œil, je n'y vois plus clair. Cependant, entendons-nous et répondez : Mademoiselle Louise Boileau vous a dit qu'elle vous aimait, n'est-ce pas? Elle vous l'a dit?

— Oh! non, une jeune fille aussi bien élevée qu'elle, ne dit pas ces choses-là. D'ailleurs, je ne lui ai parlé qu'en présence de sa mère, et Madame Boileau n'aurait pas permis le moindre écart de langage.

— Alors, que savez-vous si elle vous aime?

— Quant à cela, nous nous sommes compris, si bien compris, que nous nous sommes fiancés devant Madame Boileau et le docteur Franck, le jour que Louise m'a donné sa médaille de Marienthal.

— Très-bien! Ainsi, vous vous êtes fait serment de vous épouser?

— Ce serment, je l'ai fait, oui; mais Louise ne l'a pas répété.

— Tiens ! Et pourquoi donc ?

— Parce que... Je n'en sais rien... Sa mère ne l'aura pas voulu, sans doute par convenance... Oh ! ce que ses lèvres n'ont pas dit, ses yeux l'ont affirmé ; et puis, Madame Boileau m'a adopté pour son enfant, le jour même de notre séparation...

— Eh bien ! que vous faut-il de plus ? Et de quoi vous plaît-il d'avoir peur? Admettons une chose, la plus triste de toutes les suppositions ; admettons que

votre fiancée vous ait oublié pour un autre...

— Ah ! Nock, tais-toi.

— Il faudra vous en frotter les mains et remercier le ciel d'avoir échappé à un terrible danger, celui de tomber entre les mains d'une coquette indigne de votre amour...

— Nock, nous arrivons! interrompit

Delmas... Dis d'arrêter... j'ai besoin de faire quelques pas avant d'entrer au pavillon.

Le fiacre s'arrêta près de l'avenue du château décoré d'une grille superbe aux armes des Lauzane-Colignon. Paul eut quelque peine à reconnaître les lieux où il avait passé les jours les plus heureux de sa jeune existence. Le parc avait été nettoyé de fond en comble, et les majestueux dessins de Lenôtre s'y montraient dans toute leur pureté primitive. La grande façade du château dépassait or-

gueilleusement les plus hautes futaies, et on apercevait, à travers des échappées de perspective, d'élégantes tourelles que Delmas ne se rappelait pas avoir vues.

— Nom d'un petit bonhomme! pour un château, voilà un château, dit Nock, et je m'y plairais bien tout de même.

— Après mon mariage, je te ferai donner la place de mon beau-père, une place de fermier-général, mon ami.

— Après la guerre, si l'Empereur n'a pas besoin de moi, je ne demande pas mieux.

— Entrons, reprit Paul, c'est assez lutter contre mes émotions.

— Entrons, reprit Nock; et il poussa l'une des petites portes latérales de la grille.

Paul avait pris son courage à deux mains : il escalada, plutôt qu'il ne les

gravit, les degrés de la terrasse du pavillon, souleva le marteau de la porte et frappa un coup léger.

CHAPITRE SIXIÈME.

VI

Le retour du fiancé (*suite*).

Nulle voix ne répondit; la maison demeura sourde.

— Frappez donc plus fort, dit Nock.

Paul souleva deux fois le marteau, et deux fois il le laissa retomber.

Rien ne bougea dans le pavillon.

— Faut croire que les vieux sont devenus durs d'oreille, marmotta Nock : attendez que je m'en mêle.

Saisissant le marteau à son tour, le géant frappa trois coups, l'un sur l'autre, à bosseler une enclume.

Même silence à l'intérieur.

— Je réponds qu'il n'y a personne, dit Nock : après ça, vous ne vous êtes pas

annoncé, et, comme de juste, on ne vous attend pas.

— Cependant, la maison est habitée, répondit Paul, car l'une des cheminées fume. J'ai la mort dans l'âme...

— Vous n'êtes pas raisonnable : les fermiers Boileau sont absens et ils en ont le droit, que diable! Promenons-nous dans le parc. La première personne venue nous donnera de leurs nouvelles, à ces braves gens.

— Promenons-nous, répondit machinalement Delmas, et il redescendit l'es-

calier de la terrasse, les joues pâles, les yeux baissés.

— Voilà le jardin, dit-il, où Louise cueillait les fleurs qu'elle portait au pauvre blessé... Mon Dieu! j'éprouve de la joie et de la douleur à me retrouver ici; mais la douleur l'emporte... Nock, mon ami, pourquoi cela?

— Parce que vous êtes un enfant... Si nous allions au château même? qu'en pensez-vous? Mademoiselle Louise est la filleule du marquis de Lauzane, vous m'avez dit; elle passe presque toutes ses

journées près de la marquise, et comme c'est elle surtout que vous désirez voir...

— Je n'en aurai jamais le courage... Moi la surprendre? Non, il faut qu'elle soit préparée à mon retour... Ah! mon ami, je la juge comme je me sens. Si elle m'apparaissait brusquement, elle que je viens cependant chercher, je tomberais à la renverse.

— Quel fichu métier que celui d'amoureux!... Ça vous change un bel homme en poule mouillée... Eh bien! promenons-nous.

— Viens, reprit Delmas après avoir

fait quelques détours dans le parc : Tu vois ce massif? eh bien! je le reconnais malgré les embellissements de ses environs. C'est là que je me suis sottement battu contre le comte de Bernsdorf, l'an l'an dernier, au sujet d'une femme que je croyais aimer et dont je ne savais que le nom de baptême, Adeline. Cette femme s'était jouée de moi, du moins je le crois. Je la surpris en coquetterie avec un officier russe, et c'est là, dans ce fourré, que j'ai tué le colonel de Bernsdorf.

— Autant de pris sur l'ennemi; faut pas que ça nous chagrine; j'en ai tué des

Russes, moi aussi, plus de deux douzaines. Ils sont braves comme des tigres et maladroits comme des baudets.

— Pas si maladroits, car le colonel m'a lancé ce coup d'épée bienheureux, auquel je dois d'avoir connu Louise. Mon ami, c'est dans ce fourré qu'elle s'est montrée comme une vision céleste...

— N'allez-vous pas recommencer votre histoire, que je sais sur le bout de chacun de mes dix doigts !... Tenez, questionnons plutôt ce petit joufflu qui

vient là-bas, un panier sur la tête... Hé! hé! psit!... Approche, mon garçon. Es-tu du château? demanda Nock à un petit paysan à mine réjouie qui venait à sa rencontre.

— Non, Monsieur, je suis du pavillon.

— Du pavillon du papa Boileau?

— Oh! non, Monsieur, du pavillon à mon papa, qui est le fermier du château.

— Comment! dit Delmas, le château n'appartient-il pas au marquis de Lauzane?

— Oui, monsieur?

— Et il l'habite?

— Oui, monsieur.

— Et ton père est fermier?

— En place du père Boileau qui est parti voilà huit mois.

— Parti, pour où ? demanda Paul en tressaillant.

— Je ne sais pas... je n'étais pas dans le pays alors.

— Tu connais cependant M. et madame Boileau ?

— Non monsieur.

— Et leur fille, mademoiselle Louise ?

— Mamz'elle Louise ? connais pas. Quand nous sommes venus de Rennes, les fermiers étaient déjà partis.

— Mais ton père pourra me dire ce qu'ils sont devenus ?

— Peut-être bien. Venez demain au pavillon ; vous trouverez mon papa qui est à Paris avec M. le marquis ; ils ne rentreront que demain.

— Y a-t-il du monde au château ?

— Oh ! oui, monsieur, il y a ces dames.

— Merci, mon ami, dit Paul à l'enfant, qui s'éloigna en jetant des cailloux aux moineaux.

— Nock, reprit Delmas, le courage m'est revenu avec le chagrin. Allons au château.

— Allons au château, mon lieutenant, mais qu'est-ce que nous y ferons ?

-- Je veux parler à la marquise; je veux savoir, aujourd'hui même, et sur l'heure, ce qu'est devenue Louise.

— Ne la compromettrez-vous pas ? Cette marquise doit être une royaliste enragée...

— On ne peut pas compromettre la

femme que l'on veut épouser ; est-ce que ce serait ton tour d'avoir peur ?

— Moi ! vous allez voir ça... Prenons au plus court.

— Et puis, mon ami, l'enfant que nous avons interrogé ne me semble pas très au courant du personnel du château. Il m'a répondu : « Ces dames y sont. » Or, la marquise de Lauzane n'a pas de fille ; Louise est sa seule compagne... Quelque chose me dit que je vais la trouver près de sa marraine...

— Diable me brûle! vous avez peut-être raison... nom d'une pipe! Comme c'est beau tout ça ! Voyez donc cette cour sablée, ces colonnes de marbre!... Il est donc riche comme le roi Murat, ce marquis ?

— Je désirerais parler à madame la marquise de Lauzane, dit Paul à un grand laquais chamarré d'aiguillettes qui traversait la cour d'honneur.

— Madame la marquise ne reçoit pas,

répondit le valet avec une certaine hauteur.

— Elle recevra un messager de son mari, répliqua Delmas. J'arrive de Paris où je suis pressé de retourner.

— C'est différent. Votre nom ?

— Inutile... annoncez-moi comme un envoyé de M. le marquis de Lauzane... affaire urgente.

— Veuillez attendre là, dans cette galerie.

Le laquais disparut après avoir introduit Delmas et Nock dans une longue galerie d'été, pleine de tableaux et de fleurs précieuses.

Nock examinait d'un œil fasciné, cette salle splendide, lorsque Paul lui frappa sur le bras :

— Tiens, dit-il, regarde ce pastel....

c'est Louise, c'est ma Louise... N'est-elle pas ravissante avec ce chapeau de paille rempli de fleurs, qu'elle tient à la main! Quel souvenir, mon Dieu! C'est ainsi que je l'ai toujours vue... Que de grâces!... quel radieux sourire!

— Au fait, mon lieutenant, pour une belle fille, c'est une belle fille, répondit Nock, parole d'honneur, ce qu'on appelle un beau brin...

— Donnez-vous la peine de monter,

monsieur, dit le laquais en entrant dans la galerie ; on va vous conduire.

— Attends-moi là, Nock, je n'abuserai pas de ta patience.

— Au contraire, mon lieutenant, abusez... J'ai de quoi flâner avec toutes ces images.

Paul s'élança sur le magnifique escalier qui conduisait aux grands apparte-

ments. Il trouva, au premier étage, un valet de chambre en habit noir et chaînette d'acier qui se chargea de l'introduire près de la marquise.

— Ecoutez donc, l'ancien, dit Nock au laquais galonné qui était resté, avec lui, dans la galerie : Je vois là une masse de beaux tableaux à cadres d'or, et des portraits d'un tas de monde, mais il me semble qu'il en manque *un de portrait.*

— C'est bien possible, il y a tant de figures chez les morts et les vivants.

— C'est juste, mais il n'y en a pas deux comme celle de Sa Majesté l'Empereur et roi, et je m'étonne qu'elle ne soit pas ici, c'te grande figure-là.

— Je ferai part de votre étonnement à M. le marquis, répondit le valet avec un léger ton d'ironie.

— Et ce sera ce que tu auras dit de mieux dans ta vie, mon fiston, riposta Nock prêt à s'échauffer; ce n'est pas tout que d'avoir une belle tenue de tambour-major, vois tu? faut encore aimer son

pays, et on n'aime pas son pays si on n'aime pas le petit caporal. Suffit ! autre question ; c'te belle demoiselle que voilà est-elle auchâteau ?

Nock montrait, du doigt, le pastel qui avait fait battre le cœur de Paul Delmas.

— Certainement, répondit le laquais, que la stature colossale de Nock maintint dans une attitude respectueuse.

— Bravo ! fiston, tu me fais fameusement plaisir Ah ! elle est au château, mademoiselle Louise ?

— Louise ! Qu'est-ce que vous dites donc là ?

— Louise Boileau, la filleule à la marquise de Lauzane.

— Madame n'a pas de filleule, c'est le portrait de madame Antoinette, que vous regardez...

— Madame Antoinette, la pauvre reine du temps jadis ? Allons donc !

— Mais non, madame la comtesse Antoinette de Verneil, fille de madame la marquise de Lauzane.

— Aimable tambour-major ! non tu es trop jovial, parole d'honneur ! s'écria Nock, en pâlissant à vue d'œil. Je te dis que c'est Louise Boileau, la fille aux fermiers Boileau.

— Mais les fermiers Boileau n'ont jamais eu de fille; ce portrait a été fait quand madame Antoinette était demoiselle, il y a de ça six mois.

— Et elle a épousé ?...

— Le comte Maxime de Verneil.

— C'est bien! laisse-moi tranquille et va-t-en... Mais t'en iras-tu ? dit Nock en saisissant par les épaules le laquais,

qu'il lança comme une balle hors de la galerie.

— Pauvre enfant ! pauvre enfant ! répéta le vieux soldat en serrant dans ses bras son front brûlant... Qu'allons-nous devenir, lui et moi?... Il va vouloir se tuer, c'est sûr!... Allons, Nock, du calme pour deux, du calme pour ton fils et pour toi-même... Oublie que tu es un lion, deviens un bonhomme, prends du plomb, mon vieux, prends du plomb ! rentre tes griffes... Le bonhomme Nock!.. Ris si tu veux, mais voilà ton nom dé-

sormais... *Qu'est-ce que voulez-vous?* mon Dieu ! *Qu'est-ce que voulez-vous ?*

CHAPITRE SEPTIÈME.

VII

Où l'on verra quel danger courent les amoureux qui se séparent.

Fidèle à son projet favori, la marquise de Lauzane s'était occupée de la restauration de son château dès son retour de

la Bretagne. Quinze jours avaient suffi au marquis, confiné dans une petite propriété qu'il possédait aux environs de Rennes, pour se rétablir de l'indisposition qu'il tenait de l'officieuse assistance du major Franck. Pendant ces quinze jours, les intrigues s'étaient coudoyées au ministère, et le poste honorablement refusé par M. de Lauzane, avait été confié, non pas à un émigré, mais à l'un de ces chefs militaires qui, devant leurs grades, leurs titres et leur fortune aux guerres de la Révolution et de l'Empire, eurent le triste courage de se rendre fameux per l'excès de l'ingratitude et de l'oubli.

M. de Lauzane était donc revenu à Saint-Cloud, libre de tout souci politique et bien décidé à fuir le tumulte du monde officiel, pour planter paisiblement ses choux, suivant l'expression devenue populaire du maréchal de Biron.

La marquise s'évertua bien, mais en pure perte, à prouver à son mari qu'il donnait un fort mauvais exemple, qu'en étant rare aux Tuileries, il se rangeait au moins dans la classe des boudeurs; que le roi, assiégé par de faux amis, jacobins, libéraux et buonapartistes déguisés, avait plus que jamais besoin d'ê-

tre bien entouré; que le zèle était un devoir, et que, manquer à ce devoir, c'était se donner l'apparence, sinon le cachet véritable de la félonie.

M. de Lauzane souriait à ses interminables plaidoyers qu'il laissait pousser quelque fois jusqu'à la violence, jusqu'à l'emportement; mais il demeurait inébranlable dans sa résolution d'être le placide spectateur des bassesses et des intrigues qui grouillaient autour de lui.

— A ce compte-là vous ne serez ja-

mais pair de France! s'était écriée la marquise dans l'un de ses beaux mouvements oratoires.

— Je l'espère bien, avait répondu le vieux gentilhomme.

— Mais, monsieur, trois de vos ancêtres...

— Oh! de grâce, laissons mes ancêtres à la paix du tombean ; ils ont vécu à leur

guise; je veux, au moins, mourir à la mienne. Lorsque le roi de France était enfermé au Temple, j'ai exposé ma tête pour l'arracher de sa prison ; lorsque nos princes étaient dans l'exil, je me suis exilé avec eux; maintenant que le drapeau blanc flotte aux Tuileries, je n'ai plus qu'à me prélasser dans ma robe de chambre. Vous n'imaginez pas, ma chère Julie, ce qu'il y a de bonheur, pour un philosophe dans les plis de ce vêtement bienheureux......

— Philosophe ! philosophe ! Vous ressemblez à Voltaire et à tous les encyclo-

pédistes quand vous prononcez ce mot exécrable... Ah! monsieur, l'émigration vous a bien gâté; je ne sais pas pourquoi, vraiment, je m'adonne à relever les ruines de ce château... Nous n'avons plus besoin que d'une crapaudière!

Malgré son dire, la marquise vécut, pendant quatre mois consécutifs, avec des architectes, des maçons, des plâtriers, des marbriers et des peintres. Le château de Lauzane-Collignon, lavé, gratté, décoré du haut en bas, apparut aux yeux charmés des touristes de la banlieue parisienne, comme une mer-

veille de l'art moderne, malgré ses deux cents ans de vieillesse.

Le père Boileau n'avait pas exagéré le devis de la dépense qu'entraînerait cette somptueuse restauration; lorsque la marquise en eut à peu près fini avec les tapissiers, ces derniers dévorants de quiconque fait bâtir, elle alligna le chiffre énorme de six cent quatre-vingt mille francs, que son orgueil avait gaspillés en une seule fantaisie. Mais quelle riche fantaisie! Le château de Lauzane était, tout à la fois, un manoir féodal et un palais; rien ne manquait à l'opulence

de son style, fossé d'enceinte avec pont-levis, tours et tourelles, colonnettes mauresques en marbre tordu, galeries d'été, galeries d'hiver, tableaux des grands maîtres, peintures à fresques, boiseries gothiques, vastes pièces d'eau, touffus ombrages, jardins odorants et serres immenses. En faisant une brêche considérable à ses capitaux pour l'édification et l'ornementation du monument qu'elle appelait sa *Folie-Lauzane*, la marquise avait compté sur la docilité de son mari à se laisser investir de l'une de ces grandes fonctions de l'État qui aident à soutenir la splendeur d'une maison. Elle visait au portefeuille de premier ministre,

et pensait bien triompher tôt ou tard de la résistance inexplicable du vieux gentilhomme, son doux seigneur et maitre.

M. de Lauzane avait laissé faire la marquise, trop heureux d'acheter, par une soumission calculée, la liberté temporaire de se promener en robe de chambre dans ses appartements, et en gros souliers sur ses terres.

La marquise s'était entourée de do-

mestiques choisis avec soin; toutes les figures qui l'approchaient étaient nouvelles dans le pays, à l'exception de Mariette et de Jean Boileau, qui n'avaient pas, eux-mêmes, tardé à disparaître. L'honnête Boileau fut, en effet, vaincu dans sa résolution d'attendre ses vieux jours dans le pavillon de chasse où il était né; madame de Lauzane lui fit éprouver tant de déboires, d'ennuis et de petites avanies tracassières, qu'il se décida, brusquement, après trois mois d'une patience angélique, à plier bagage. L'excellent homme ne voulut pas que son départ irritât le marquis contre la trop superbe châtelaine; il prétexta

d'urgentes affaires, un héritage à recueillir, la fatigue d'une vieillesse précoce, pour s'éloigner, et il préféra passer pour ingrat aux yeux du marquis, que d'être une cause de discorde dans le ménage d'un maître autant aimé que respecté.

M. de Lauzane vit cette retraite avec contrariété, la marquise avec joie, Antoinette avec chagrin.

Ces derniers mots nous ramènent na-

turellement au sujet principal de ce livre, histoire trop vraie d'un drame dont les personnages seront peut-être reconnus par bon nombre de lecteurs, malgré les pseudonymes qui les abritent, malgré le soin que nous prenons de les dépayser.

Le docteur Franck était revenu à Paris, aussitôt après avoir embarqué Paul Delmas pour l'île d'Blbe, et, pendant deux mois, il s'était montré assez assidu chez les fermiers Boileau. Puis, tout à coup le digne homme avait disparu sans donner de ses nouvelles, sans motiver

son absence, sans faire prévoir l'époque de son retour. Plusieurs lettres écrites par Delmas au major, sous le couvert de Boileau, n'avaient pas été décachetées, et les bons fermiers durent croire qu'il était arrivé malheur à leur ami, tel était le titre que Franck avait conquis sous le toit des honnêtes fermiers.

Cette fâcheuse disparition avait profondément affligé Antoinette, qui s'était, dès-lors, trouvée sans nouvelle aucune du fiancé choisi de son cœur. Mariette et Boileau s'étaient bien gardés de répondre à l'exilé, car ils tenaient à réparer

une faute grave, en chassant du souvenir de mademoiselle de Lauzane jusqu'au nom de l'amoureux Delmas; et, pour arriver à ce résultat, ils affectaient de calomnier le malheureux absent, qui disaient-ils, entraîné par la fougue de son âge et le courant politique de sa malheureuse opinion, ne songeait plus à ses beaux serments. Une voix combattait bien pour Delmas, dans l'âme d'Antoinette; mais la triste réalite dominait cette voix charitable. Paul n'écrivait pas, donc il n'aimait plus. L'inquiétude conduit si vite au doute, lorsqu'on aime à vingt ans, que mademoiselle de Lauzane ne tarda pas à prêter l'oreille d'abord

aux conseils, puis aux remontrances de Mariette.

« Cette amourette n'était qu'un enfan-
« tillage, disait la fermière, et il était
« plus que temps de l'oublier. Pour son-
« ger à épouser le lieutenant Delmas, il
« fallait d'abord se résoudre, de sang-
« froid, à causer la mort de la marquise,
« qu'une pareille union mettrait au tom-
« beau. J'ai permis ce petit trafic, ajou-
« tait Mariette, parce que, dans l'état où
« se trouvait ce jeune homme, ma résis-
« tance à son caprice de malade lui au-
« rait été funeste; mais je veux rester

« muette ma vie entière si je vous au-
« torise jamais, sérieusement, à le pren-
« dre pour votre mari. Pensez-y donc, ma
« bonne demoiselle, vous êtes le seul es-
« poir de votre famille, et vous n'êtes
« pas faite pour un petit parvenu qui
« m'a tout l'air d'un grand ingrat. D'a-
« bord, vous ne devez pas avoir la cons-
« cience bien tranquille, pas plus que
« moi qui ai tant de bêtises à me repro-
« cher dans cette déplaisante affaire.
« Dam ! vous vous êtes un peu trop
« vite amourachée de ce muguet-là,
« convenez-en !... Mon Dieu ! vous me
« direz que ce n'est pas de votre faute,
« que le hasard a vilainement mis son

« nez dans c't' aventure; que votre cœur
« a parlé sans que vous lui eussiez fait
« l'honneur de l'interroger ; que ce pau-
« vre officier vous est tombé des nues
« avec un grand coup d'épée qui le ren-
« dait intéressant ; que l'intérêt, la pi-
« tié, la bonté, trois sentiments fort ca-
« tholiques, j'en conviens, vous ont mis
« l'amour en tête... C'est bon tout çà ;
« mais *c'est* pas une raison d'être *fau-*
« *tive* parce que vous avez été faible, et
« vous seriez *fautive* en plein, si vous ac-
« ceptiez, avec réflexion, les conséquen-
« ces fatales d'un pur badinage irréfléchi.
« D'abord, et d'une, vous manqueriez de
« fierté, puisque M. Paul ne s'occupe

« plus de vous ; puis, vous manqueriez à
« vos parents, et de deux !... Je comp-
« terais comme çà jusqu'à cent. »

Antoinette écoutait, la tête basse, ces mercuriales. Elle ne pouvait que reconnaître leur justesse ; mais de tous les argumens lancés par Mariette, celui qui la frappait le plus, sans contredit, c'était l'indifférence manifeste de Paul Delmas. Mademoiselle de Lauzane s'avouait bien qu'elle n'épouserait jamais Delmas sans le consentement de ses parents, mais elle se croyait certaine d'enlever ce consentement à un père et à une mère qui

l'idolâtraient, et dont l'adoration s'était toujours traduite, pour elle en faiblesses caressantes. Toutefois, nous l'avons dit, la persistance des fermiers à battre en brèche le souvenir de Paul, avait produit, à la longue, chez la jeune fille, une sorte de fatigue morale, favorable à leur dessein.

Peu de jours avant le départ de Boileau, le marquis était venu au pavillon, et la conversation suivante s'était engagée entre le vieux gentilhomme et ses fermiers.

— Ainsi donc, Jean, vous nous quittez ?

— Oui, monsieur le marquis, nous nous devons, quoique à regret, à nos petits intérêts.

— Rien de plus juste. Cependant j'aurais donné gros pour vous avoir aux noces de ma fillette.

— Elle se marie donc, cette chère demoiselle !

— Hum ! je ne sais pas si je dois chanter victoire ; mais enfin je veux la marier.

— Tiens ! dit Mariette, qu'est-ce donc qui vous en empêchera ? N'est-elle pas assez belle, assez aimable, assez riche, et ne peut-elle pas choisir, la chère enfant ?

Choisir ! voilà le grand, le terrible mot, ma bonne Mariette. Antoinette choisira très-certainement son mari ; je ne me réserve que le droit d'approuver

ou de rejeter son choix. Jamais je ne lui imposerai tel ou tel parti, j'en donne bien ma parole ; mais je ne sais pas ce qui se passe dans la tête et le cœur de cette chère petite... Bref, elle ne veut pas choisir du tout... et cependant je me fais vieux, je veux me voir revivre dans de beaux lurons qui me rappelleront, hélas ! mon pauvre fils aîné.

—Comment voulez-vous qu'elle choisisse, reprit Mariette, elle ne sort pas et ne voit personne ?

— Vous vous trompez ; elle a pu voir

et étudier deux jeunes gens que je tiens en grande affection, et qui méritent l'un et l'autre de la fixer.

— Le chevalier de Cordouan et le comte de Verneil? dit Boileau.

— Précisément. Le chevalier est pauvre, très-pauvre, mais il est riche d'avenir par ses qualités, ses talents, sa distinction, ses vertus... et puis il était l'intime ami de mon malheureux fils! Ils se tenaient tous les deux comme deux doigts d'une même main. Le chevalier a

reçu le dernier soupir de mon pauvre Louis ; il l'avait pour ainsi dire couvert de son corps, lorsque le coup fatal lui fut porté par un monstre exécré de ma mémoire ! Je voudrais que ce galant homme devînt mon fils d'adoption ; j'ai souvent choyé cette pensée... mais deux volontés combattent la mienne. La marquise, d'abord, me prouve, par la brutalité des chiffres, que nous sommes endettés pour le moment, grâce à ce trop magnifique château relevé de ses ruines ; qu'il faut un mari très-riche à Antoinette, puisque je persiste à ne pas vouloir émarger le budget ; patati, patata !... elle m'en raconte de toutes les couleurs

à ce sujet. Ensuite Antoinette, loin d'avoir du penchant pour le chevalier, paraît, Dieu me pardonne! le repousser. Dire pourquoi; je n'en sais rien; ils se connaissent peut-être depuis trop longtemps. Les jeunes filles n'aiment pas les amoureux qui les ont vues dans leur enfance.

— Reste M. le comte de Verneil.

— Celui-là est comme le chevalier, de très-vielle maison; il a, de plus, un titre

qui flatte la marquise, et il se complète à ses yeux par une fortune de plus de deux millions. Charmante tournure, traits énergiques, tête ardente, mœurs un peu folâtres peut-être. Il faut bien que jeunesse se passe ! Voilà le portrait en raccourci de ce brillant gentilhomme qui convient beaucoup à la marquise, et ne me déplaît pas, je dois l'avouer.

— Eh bien ! fit Mariette.

—Eh bien! Antoinette n'a pas dit non, mais elle ne veut pas dire oui; sa mère

lui fait, pour la décider, toutes les câlineries imaginables; moi je ne cesse de lui répéter que ce mariage comblerait mes vœux... C'est comme si je chantais : « *Femme sensible.* » Il lui prend des envies de pleurer... Voilà sa réponse.

— C'est drôle ça! marmotta Mariette avec une superbe hypocrisie.

— N'est-ce pas? reprit le marquis. Bien malin qui pourra lire, avec ou sans lunettes, dans le cœur des demoiselles. Antoinette n'a vu au monde que ces deux

jeunes gens, son cœur est neuf comme la première fleur éclose au printemps.

— Il ne faut pas la chagriner, dit Boileau. Maintenant qu'elle connait vos intentions, laissez-lui le temps de réfléchir. Plus vous la solliciterez, plus vous la taquinerez.

Le lendemain de cette conversion et de ces confidences du marquis, Jean Boileau, qui cherchait à se trouver avec mademoiselle de Lauzane, la rencontra

comme par hasard, et, après avoir causé avec elle de choses insignifiantes, il lui dit :

— J'ai reçu des nouvelles de M. Delmas....

— Une lettre! s'écria Antoinette en rougissant jusqu'au front.

— Mon Dieu non! il est bien trop galant homme pour écrire.

— Comment?

— Sans doute... Ah ! je comprends tout maintenant. Ce silence obstiné, incompréhensible, m'est expliqué... Pauvre jeune homme!

— Vous me faites mourir... parlez donc vite.

— Vous serez bien sage? vous serez courageuse?

— Ah ! vous allez m'apprendre quel-

que grand malheur... Oui, j'aurai du courage... parlez.

— Eh bien ! il faut que vous renonciez, toute de suite, à épouser M. Delmas; il faut, pour commencer le sacrifice que vous en épousiez un autre, et cela sans tarder...

— Jamais !

— Patience, mon enfant, écoutez-moi jusqu'au bout... Quand j'aurai fini, vous

interrogerez votre conscience. M. Delmas est parti brusquement, il y a trois mois ; savez-vous pourquoi ?

— Pour voler au secours de son père...

— Non, son père ne courait aucun danger ; il n'était ni arrêté ni menacé de l'être. Il nous a trompés ; et le mensonge qu'il nous a fait l'honore. Autre question : Savez-vous pourquoi le commandant Delmas n'a pas voulu consentir à accepter pour son fils l'hospitalité que vous lui offriez au château ?

— Inimitié d'opinions.

— Encore un prétexte, le baron Delmas a tué votre frère.

— Boileau! C'est vous qui me tuez ! s'écria Antoinette : de votre part, c'est de la démence..

— Le baron Delmas est le meurtrier du jeune comte de Lauzane, vous dis-je. Son fils ne connaissait pas ce tragique évènement. Il l'a appris, et en homme

de cœur, il nous a fui ; car vous ne pouvez pas porter son nom...

— Mais ce meurtre, comment aurait-il été commis ?

— Je n'en connais pas les circonstances ; il vous sera facile d'interroger votre père. M. Delmas désire, à n'en pas douter, que vous l'oubliez ; son silence vous prouve qu'en ne vous mariant pas, vous retiendrez injustement sa parole. S'il vous plaisait de rester fille, vous le

condamneriez à rester garçon, et c'est un droit que vous n'avez pas.

— Qui vous a donc instruit de cette catastrophe ? mon Dieu !

— Le major Franck et votre père lui-même.

— Mon père ! il ne se doute pas de mes angoisses, du chagrin que je dévore en expiation de mon imprudence ; il ne connaît pas M. Delmas...

— Il sait du moins, que son fils est tombé sous le sabre du baron, la veille de la bataille de Dresde; je vous le répète, interrogez M. le marquis.

— Oui, je l'interrogerai sans attendre.

Antoinette ne put cependant pas mettre tout de suite son projet à exécution. Elle comprit qu'avant d'aborder cette terrible question, il lui fallait ramasser toutes ses forces et ne pas trahir son secret, qui, si elle l'eut révélé, eût causé

une douleur mortelle à son père et à la marquise. Elle attendit la soirée et saisit un moment favorable pour dire à M. de Lauzane!

— Cher père, avez-vous enfin aplani toutes les difficultés qui s'opposaient à la translation des restes de mon malheureux frère ?

— Oui, mon enfant, nous pourrons bientôt le pleurer sur une tombe française... Triste consolation, mon Dieu !

— Vous ne m'avez jamais raconté les détails de cette mort tragique...

— A quoi bon ! interrompit la marquise vivement émue... Tu as tort, Antoinette, de rappeler à ton père ces sanglants et affreux souvenirs.

— C'est que, reprit la jeune fille, je voudrais maudire, avec vous, le meurtrier de mon frère...

— Ton frère est mort au champ d'hon-

neur, reprit le marquis ; il est mort en combattant pour son roi...

— Non ! non ! s'écria madame de Lauzane, pourquoi tromper ce cher ange ; Antoinette est d'âge à être instruite de l'histoire vraie de sa famille, et je l'approuve dans sa résolution de faire cause commune, avec nous, dans nos malédictions. Ton frère, ma chère enfant, a été tué dans la nuit du 26 au 27 août 1813, dans les environs de Dresde. Il n'est pas tombé, les armes à la main, dans un combat ; il a été traîtreusement assassiné... Le chevalier de Cordouan, son ami, l'a

reçu mourant dans ses bras, et s'est héroïquement dévoué à venger sa mort. C'est dans l'intention d'adoucir mes regrets, de consoler mes larmes, qu'on a voulu me faire croire que Louis, colonel des hulans de l'archiduc Charles, avait été tué dans une charge de son régiment contre des cuirassiers français... Le chevalier m'a tout avoué, ton frère a été assassiné, égorgé lâchement... telle est la sombre vérité.

— Et vous ne connaissez pas le nom de l'assassin ? demanda Antoinette, dont le beau visage s'était couvert de pâleur.

— Dieu a permis que nous le connaissions, répondit la marquise. Ce misérable, ce monstre, est l'un des héros de Buonaparte, l'un de ces vils coquins dont se recrutaient ses armées et auxquels il donnait, pour prix de leur scélératesse, des croix, des titres, des apanages..... Quand tu entendras parler du baron Delmas, officier de la Légion d'honneur et chef d'escadron de cuirassiers, tu pourras t'écrier, chertfille : — C'est lui qui, dans un infernal guet-apens, a versé le sang du comte de Lauzane, mon frère...

— Antoinette ! Antoinette ! interrompit le vieux gentihomme, comme tu pâlis !... Allons mon enfant du courage,

jarnibieu ! J'en ai bien eu, moi, j'en ai bien tous les jours.

— Pardon, cher bon père, dit la jeune fille, mon émotion n'est que naturelle. Ce que vous venez de m'apprendre est si odieux, si navrant, si terrible !

— Assez donc sur ce noir épisode, reprit madame de Lauzane, et je t'en supplie, parlons d'autres choses.

Le lendemain matin, de bonne heure,

Antoinette se rendit dans le cabinet de son père.

— Eh! là! belle petite, lui dit le marquis, voilà que nous avons les yeux battus et un peu rouges!

— L'histoire de Louis...

— Pardine! comme dit la bonne Mariette, je le crois bien, il y a de quoi..... Vois-tu, chère amie, ta désolation ne le ferait pas revivre, ton pauvre frère! Il

faut prier pour lui et il priera pour nous. Je n'ai plus que toi au monde, et je ne veux pas te voir malheureuse... Eh! si tu savais comme tu m'occupes!

— Je le sais, mon bon père, et je suis venue tout exprès pour vous causer une grande joie.

— Vraiment!

— Vous n'avez plus de fils, et vous désireriez...

— En avoir un de ton choix... Ah ! ventre saint-gris, je l'avoue, j'en serais tout ragaillardi.

— Eh bien ! puisque votre bonheur tient à si peu, j'épouserai l'un des deux jeunes gens sur lesquels vous avez jeté vos vues. Je viens de m'en ouvrir à ma mère...

— Et lequel acceptes-tu, fillette?

— M. le comte de Verneil.

— Eh! tu as peut-être raison, petite sournoise, Verneil est charmant de la tête aux pieds...

— A la condition, toutefois, que M de Verneil persistera dans la demande qu'il vous a faite.

— C'est-à-dire que tu vas le rendre fou.... Quant à Cordouan, je le plains; mais il prendra sa revanche ailleurs; le fripon est assez bien tourné pour réparer une défaite par une victoire.

A deux jours de là, le comte de Verneil était admis à faire sa cour à mademoiselle de Lauzane.

— Monsieur, lui dit Antoinette, répondant à une déclaration chaleureuse qu'elle avait écoutée d'un air profondément distrait : Je dois vous prévenir qu'en vous épousant, je me rends aux sollicitations de ma famille; je ne ressens pas, pour vous, le tendre sentiment que vous croyez sans doute m'avoir inspiré; je ne vous aimerai jamais que comme une amie... Ce que je vous confie là, je vous le redirai en allant à l'au-

tel, afin qu'il vous soit facile, alors comme aujourd'hui, de vous dégager d'une union que j'accepte, mais ne désire pas.

CHAPITRE HUITIÈME.

VIII

Où l'on verra quel danger courent les amoureux quand ils se séparent.

(Suite.)

Mademoiselle de Lauzane tint parole, et répéta au comte, le jour de son mariage, ce sévère et loyal avertissement :

mais le comte de Verneil était trop convaincu de son mérite, trop épris de lui-même, trop rompu aux intrigues voluptueuses et gaté par ses aventures galantes, trop roué dans la plus méchante acception du mot, pour s'épouvanter de ce grave pronostic; sa fierté, sa fatuité se révoltèrent à cet obstacle. Il n'éprouvait qu'un impérieux caprice pour sa fiancée, le caprice prit les proportions d'une passion violente, et le prêtre fut appelé à bénir une union qui s'annonçait sous d'aussi redoutables auspices.

Nous savons à peu près, par la con-

versation de Maxime de Verneil et de Maurice de Cordouan au café Valois, où en était, après six mois, le jeune ménage.

Nous avons trouvé Antoinette telle qu'elle avait promis d'être pour son mari, amicale et froide. De son côté, le comte, irrité par les échecs multipliés de son amour-propre, en était arrivé à ce point d'exaspération qui précipite les imaginations exaltées dans les grands désordres. Il ne lui fallait, pour passer de la contrainte à l'emportement, qu'une excitation pernicieuse, et le

chevalier de Cordouan devait se charger de cette mission aussi facile que détestable.

Depuis son mariage, le comte paraissait s'être rangé, et il s'épuisait, réellement, en vains efforts pour faire la conquête de sa femme. Le chevalier avait, en apparence, subi sa défaite avec noblesse et résignation. — Ami de la famille, il s'était, volontairement, sacrifié au bonheur de son rival, en prétextant une nécessité urgente de voyager. Il avait disparu, non pour passer la frontière, ainsi qu'il le laissait croire, mais

pour vivre dans les bas-fonds d'une société que Maxime de Verneil ne fréquentait plus, aux dépens d'Adeline Villemont.

Au 20 mars, le marquis de Lauzane n'avait pas voulu quitter la France; la première émigration avait coûté trop cher à son orgueil pour qu'il allât une seconde fois tendre la main à l'Allemagne ou à l'Angleterre.

Le 22 juin 1815, vers quatre heures de l'après-midi, au moment même où

Maurice de Cordouan présentait Maxime de Verneil à l'hôtel de Mont-Ville, Antoinette et sa mère, occupées toutes les deux à des travaux d'aiguille, étaient enfermées dans un petit salon du splendide château de Lauzane, lorsque le valet de chambre du marquis se présenta.

— Qu'y a-t-il, Joseph? demanda Madame de Lauzane.

— Deux hommes, répondit le valet avec ce dédain qu'inspirent aux la-

quais des grandes maisons les modestes toilettes ; deux hommes dont l'un se dit envoyé par Monsieur le marquis.

— Quelle mine ont ces gens-là ?

— Comme ci, comme ça.

— Leurs noms ?

— Ils ne veulent pas les dire... Ce sont des décorés...

La comtesse de Verneil éprouva un léger frisson; mais, chassant aussitôt la pensée qui l'avait assaillie, elle reprit sa broderie.

— Des décorés! s'écria la marquise, qu'avons-nous à démêler avec ces va-nu-pieds?

— Vous oubliez, chère mère, dit Antoinette en souriant, que le roi est grand-cordon de la Légion-d'Honneur...

— Ce n'est pas ce qu'il a fait de mieux, et c'est là une des concessions qui ont, pour la seconde fois, ébranlé le trône... Est-ce que tu consens à recevoir ce Monsieur bleu doublé de rouge?

— Puisque mon père vous l'adresse.

— Ton père n'en fait jamais d'autres... Allons, qu'il se dépêche.... et qu'on soit prudent; Joseph, étudiez bien ce citoyen; surtout ne vous écartez pas.

— Madame la marquise peut être sans crainte, répondit le valet, et il se retira.

— La layette sera charmante, reprit madame de Lauzane en montrant à sa fille un joli bonnet qu'elle venait de terminer : tu vas nous combler de joie, chère enfant; tu vas, j'en suis sûre, donner un bel héritier à ton père, un Verneil-Lauzane, car notre nom ne peut ni ne doit s'éteindre... Ah ! les trois mois qui nous séparent de ce beau et grand jour auront, pour moi, la durée de trois siècles..... Pourquoi n'es-tu donc pas

plus gaie, chère belle? Quand je portais ton malheureux frère, j'étais la plus fière et la plus heureuse des femmes, ma joie avait presque les éclats de la folie...

— Mais je suis heureuse et gaie, chère maman... Pour n'être pas très-expansif, mon bonheur n'en est pas moins profond.

— Je veux le croire. Songe donc que si les nouvelles reçues ce matin ne sont pas démenties, nos princes bien aimés

seront à Paris avant huitaine; songe que l'usurpateur va disparaître pour toujours...

— Ainsi, vous ajoutez foi aux bruits qui courent?

— Avec enthousiasme, certainement. Il paraît que Wellington et Blücher ont fait une affreuse boucherie de tous les brigands de Buonaparte, de sa cavalerie surtout qui, d'après ce que disait hier au soir à ton père le chevalier de Cordouan, a été hachée comme chair

à pâtée. Quel *Te Deum* nous aurons à chanter!

— Et tous ces pauvres morts, interrompit Antoinette, en baissant le front pour cacher la pâleur qui venait d'envahir ses joues, qui donc priera pour eux?

— Les complices de leurs trahisons, ma fille, et il n'en restera que trop de par le monde, malheureusement, car en voilà deux qui nous arrivent.

La porte du salon s'ouvrait au moment où madame de Lauzane jetait ces derniers mots, et l'impérieuse marquise s'arma de son regard le plus hautain pour examiner de la tête aux pieds, l'homme qui osait se présenter chez elle avec un ruban rouge à sa boutonnière.

Antoinette ne bougea pas; elle continua son travail sans lever les yeux.

— Le messager de Monsieur le mar-

quis! annonça d'une voix forte le valet de chambre.

Paul Delmas entra dans le salon, sans trop savoir où il était. Son cœur battait avec violence, son esprit habitait le monde des chimères, ses yeux éblouis ne voyaient rien, car, à l'instant où la porte du salon avait tourné sur ses gonds, il avait aperçu sa Louise plongée dans un fauteuil et lui présentant le profil de son visage adorable.

Antoinette avait peu changé malgré

son chagrin, et en dépit d'une grossesse déjà fort avancée. Paul la revoyait dans la même saison où il l'avait quittée; elle portait une robe lilas (en tout temps sa couleur favorite), aussi simple que celle qu'elle mettait l'été précédent. Antoinette était toujours cette charmante et douce Louise Boileau, dont le souvenir s'était à jamais gravé dans le cœur et la mémoire du lieutenant Delmas.

— Eh bien! Monsieur, dit la marquise, allez-vous rester à la porte?..... Donnez-vous au moins la peine de faire un pas!

Alors, Antoinette tourna la tête, et, reconnaissant Delmas, elle se leva brusquement comme soulevée de son fauteuil par une secousse électrique; puis, haletante, éperdue de douleur et de honte, elle retomba sur son siége, courba de nouveau son beau front pour dérober son visage aux regards enflammés de son fiancé, pour se recueillir et attendre le coup de foudre dont l'éclair avait brillé dans son âme épouvantée.

Paul ne répondit pas à la question de la marquise; il était comme cloué

au parquet; ce n'était plus un homme, mais une statue. Ce qui se passait en lui, nous le ressentons, nous ne savons pas l'écrire.

En moins d'une minute, Antoinette comprit qu'elle était devenue maîtresse d'elle-même, et quoique ses joues eussent conservé la pâleur dont elles s'étaient couvertes, elle se sentit la force et la vertueuse intrépidité d'oser regarder, en face, le malheureux que sa présence enivrait, et qu'écrasait son silence.

« — Sainte-Vierge, ma souveraine,

vous, mère de douleurs, avait murmuré tout bas Antoinette, ne m'abandonnez pas! Inspirez-moi ! »

Cette courte prière, dite d'un cœur navré, avait été entendue, exaucée, car la comtesse de Verneil conçut, tout aussitôt, l'une de ces pensées que les anges seuls peuvent porter, des régions célestes, aux affligés d'ici-bas. En moins d'une minute, avons-nous dit, elle arrêta d'un cœur ferme sa résolution, et se mit à l'œuvre sur-le-champ pour l'exécution d'un projet qui, pouvant lui coûter

la vie, assurait du moins le salut de son honneur.

— Approchez, Monsieur, répéta la comtesse s'adressant à Paul... Vous venez de la part de mon père?

Cette voix chérie et trop connue arracha Delmas à sa rêverie extatique; il sembla recouvrer et la parole et la faculté de se mouvoir. Il fit deux pas tremblants, et répondit :

— Non, mademoiselle, ce n'est pas votre père qui m'envoie, c'est...

— Ah çà! vous avez donc la berlue, mon brave homme? s'écria la marquise, cédant à son envie de rire au nez d'un citoyen décoré d'un ruban rouge, vous prenez madame pour une demoiselle, et vous dites à ma fille que son père ne vous a pas dépêché vers moi? D'où et de la part de qui venez-vous, s'il vous plaît? Auriez-vous, par distraction, pris la route de Saint-Cloud pour le chemin de Bicêtre?

Paul écouta et entendit cette tirade comme un homme ivre écoute et entend une mercuriale; il ouvrit sur la marqui-

se de grands yeux effarés et sans lumière, pendant qu'il sentait ses jambes flageoler sous lui.

— Si ce n'est pas mon père, le marquis de Lauzane qui vous envoie, reprit Antoinette d'une voix émue mais ferme, c'est sans doute le comte de Verneil, mon mari...

— Le comte de Verneil... votre mari ? dit Delmas en faisant encore un pas, au risque de tomber sur le parquet.

— Oui, monsieur, répondit vivement

Antoinette, et elle se leva, mettant à découvert sa taille déformée, mouvement dicté par un courage sublime qui effaroucha la pudeur de cette noble femme, et la fit rougir.

— Le comte de Verneil... votre mari! répéta Delmas dans un bégaiement stupide...

— Vous êtes bien divertissant, dit la marquise, riant toujours; mais, bonne ou mauvaise, il faut que la plaisanterie cesse, Monsieur le commissionnaire. Hâ-

tez-vous de vous expliquer, et videz le plancher, s'il vous plaît.

— Ce n'est pas la comtesse de Verneil que je cherche, balbutia Delmas, qui, saisi de vertige, voyait tournoyer les meubles et danser le plafond de l'appartement où il avait peine à se maintenir en équilibre.— C'est Louise... mademoiselle Louise que je suis venu voir.

— Il est fou tout de bon, et tout de bon dangereux, interrompit madame de Lauzane. Puis, ayant donné un coup de

sonnette, elle ajouta, s'adressant à son valet de chambre : — Joseph, débarrassez-nous de ce pauvre diable.

— Vous me chassez? dit Paul en se précipitant au-devant d'Antoinette.

— Mais, Monsieur, je ne vous connais pas! répondit la comtesse avec calme et froideur.

Au même instant, des pas pressés se firent entendre, ainsi que le bruit d'une

courte lutte; la porte, laissée entr'ouverte par Joseph, fut violemment poussée; la marquise jeta un cri d'effroi. Nock entra en courant dans le salon, après avoir rudoyé les valets dont il était suivi.

— Nock, mon ami, mon ami! s'écria Paul vivement et d'une voix haletante... on me chasse!... Mariée!... le comte de Verneil... regarde... soutiens-moi!

— Madame la marquise, dit Nock du

ton le plus doux, soyez sans crainte, ce jeune homme est bon comme les anges, il est incapable de faire mal à qui que ce soit... Nous revenons de Waterloo, lui et moi, voyez-vous ?... Son père a été tué !... Il serait orphelin, si je n'étais pas de ce monde... Excusez-le, il est fou, mon Dieu ! oui, c'est un pauvre fou. La mort de son père, une blessure qu'il a reçue, et puis la mort de sa fiancée chérie, une demoiselle Louise qu'il adorait... tous ces malheurs en quelques jours...

— Ce n'est pas une raison pour venir

ici nous jouer la tragédie, interrompit la marquise.

— Sans doute, sans doute, reprit Nock, en jetant à Antoinette un regard plein de pitié, mais ça vous explique la chose... madame la comtesse ressemble beaucoup à cette chère fiancée que nous avons perdue. Ce pauvre enfant aura vu madame de Verneil quelque part, et sa folie l'a poussé jusqu'ici... il faut lui pardonner, mes bonnes dames, il faut lui pardonner. Voyez, c'est un agneau de douceur qu'on enlève comme une plume.

Disant cela, Nock saisit Delmas à bras le corps et l'emporta, en effet, comme une chatte emporte l'un de ses petits égaré dans ses jeux, trop loin de la nichée. La valetaille s'était amassée dans le vestibule, pour se prêter main-forte contre le géant qui avait déjà fort malmené l'un des gens de livrée. Quand Nock passa avec son précieux fardeau devant ce groupe de coquins, il y eut explosion de huées et de grossiers quolibets.

Delmas n'entendit aucune de ses injures, car il était frappé d'un transport au cerveau. Quant à Nock, il les essuya tou

tes avec ce calme majestueux qu'il déployait sous le canon, et il ne cessa de répéter que lorsqu'il fut hors de la cour :

— C'est un pauvre fou, mes bons messieurs .. c'est un pauvre fou !... S'il vous plaît, laissez-nous passer, nous ne sommes pas méchants ; je suis un bonhomme, moi, le bonhomme Nock, pour vous servir.

CHAPITRE NEUVIÈME.

IX

Le dernier coup de sabre du bonhomme Nock.

Huit jours après la scène que nous venons de décrire, c'est-à-dire le 1er juillet, vers trois heures du matin, une dou-

zaine d'officiers et de sous-officiers du 20e régiment de dragons se trouvaient réunis à Montrouge, dans l'une de ces vastes écuries que les auberges de villages tiennent à la disposition des rouliers, et que les corps de cavalerie en marche font occuper par des escadrons entiers.

Les dragons venaient de donner à leurs montures le repas du matin, et, pendant que les chevaux épluchaient les rateliers, une cantinière offrait la goutte à qui pouvait la payer.

Un lieutenant et un maréchal-des-logis étaient assis, le dos au mur et roulés dans leurs manteaux, entre deux groupes où s'échangeaient les petits verres et les lazzis, le groupe des officiers et celui des sous-officiers. Ces deux hommes prêtaient silencieusement l'oreille à ce qui se disait autour d'eux. Comme on le pense bien, la conversation roulait sur les grandes affaires de la veille et de l'avant-veille.

— Mes enfants, disait un vieux capitaine aux lieutenants et aux sous-lieutenants, qui l'écoutaient comme un oracle,

croyez-moi, si vous le voulez, mais on fait tant d'infamies à notre pauvre France, depuis Waterloo.

— Et compris Waterloo, interrompit un officier.

— C'est juste, jeune homme, reprit le capitaine; votre observation me plaît : je reviens à mon idée : on nous fait tant d'infamies dequis quelques jours, que nons allons nous revenger de tout ça au premier moment. Voyez-vous, c'est comme à la drogue, dans notre cher métier :

on ne perd pas toujours, si peu de chance qu'on ait. Vient le quart-d'heure de bredouille.

—Ainsi vous pensez, mon capitaine?...

— Que nous allons taper dur et longtemps. J'étais à Marengo où j'ai cru, comme tant d'autres, que nous étions flambés. Ah! ouich! nous avons fini par tout dévorer. Eh bien! en fait de politique, voilà mon opinion. Il n'y a pas de vilenie qu'on ait faite à l'Empereur..... vous savez ça?

— Mais non, nous ne savons rien.

— Figurezvous qu'on a commencé par lui supprimer, au palais de l'Elysée, jusqu'à sa garde d'honneur. Oui, mes enfants, pendant que M. Fouché avait tout un poste et des douzaines de factionnaires aux Tuileries, Sa Majesté le petit caporal n'avait pas une sentinelle à l'Elysée. Il a fallu que des vieux grenadiers, à peine en uniforme, prissent volontairement la clarinette pour veiller sur la personne du maître du monde.

— Quelle indignité!

— Ce n'est rien que ça. La commission de gouvernement, présidée par le seigneur Fouché, a forcé Sa Majesté à partir pour la Malmaison, où on l'a mise en arrestation.

— Ce n'est pas possible.

— Jeune homme, quand j'ai dit, j'ai dit; entendez-vous! Encore si c'était tout; mais l'Empereur a fait une proclamation à son armée, et cette proclamation n'a pas été publiée. Enfin, hier, Sa Majesté est partie pour Rochefort. Dieu

veuille que ce ne soit pas pour toujours! Tout beau, je n'ai pas fini! Nos blessés ont été chassés des hôpitaux de Paris pour faire place aux Anglais et aux Prussiens que les alliés ramènent de Waterloo. Et vous pourriez croire que tant d'abominations resteront impunies?... Non, non; les Prussiens, entre autres, ne tarderont pas à recevoir une brûlée, je vous le prédis, mes enfans... Sur ce à vos chevaux. Soignons-les bien, ces pauvres poulets, avant qu'ils ne crèvent entre nos jambes. Encore un petit verre, maman Faribole, et à la santé de l'Empereur! Prions Dieu que sa voiture casse en route et qu'il reste en France.

— Vive l'Empereur! crièrent tous les dragons, à l'excption de l'officier et du maréchal-des-logis, qui étaient à l'écart.

— En voilà deux qui ont du toupet de dormir encore, dit le capitaine... Hé! là bas! faudra-t-il un ordre du citoyen duc duc d'Otrante pour vous mettre sur vos quilles?

L'un des deux hommes ainsi apostrophés se leva et déploya lentement sa taille de colosse.

— Ah! c'est toi, vieux Nock, vieux chaudronnier; je parie que tu rèves à tes coquilles. Dam! mon garçon, la cuirasse a son mérite, mais la citrouille a ses qualités. — C'est toujours du métal, vois-tu? et du bon. — Ici le capitaine frappa du poing sur son casque. Allons, viens trinquer.

— Je n'ai pas soif... C'est du sang que je voudrais boire.

— Tu n'es pas dégoûté, du sang de Prussiens, peut-être ?

— Oh! quant à celui-là, nous en aurons avant peu... Mais enfin, faut pas trop parler, j'oublie toujours que j'ai donné ma parole de vivre et mourir en bonhomme... Pourquoi me faites-vous causer ?

Le capitaine était un ancien camarade de Nock, et un brave soldat comme lui. Il savait lire, écrire et compter; ce triple talent l'avait poussé dans sa carrière, tandis que Nock, illétré autant qu'intrépide, n'avait jamais ni pu ni voulu dépasser le grade de maréchal-de-logis.

— Viens me conter à l'oreille ce que tu sais, dit le capitaine.

— Je ne sais absolument rien.

— Tu fais des mystères ?

— Qu'est-ce que j'y gagnerais ! Vois-tu, mon vieux Michaux (Nock ne tutoyait Michaux que dans l'intimité du tête à tête), tu as parlé français à c'tte jeunesse, et tu n'as rien dit de trop... La clique des traîtres a fait avaler toutes sortes de cou-

leurs à notre cher Empereur... La France est chambardée et pour longtemps ! Tu n'as pas raconté le quart de la vérité... J'ai vu et entendu des choses pendant quatre jours que j'ai vécu dans Paris, qui font dresser les cheveux sur le crâne. Nous sommes trahis de partout et par des gens à qui nous aurions, toi et moi, donné le bon Dieu sans confession. Le prince d'Eckmühl, ce roi des flambards du temps jadis ; Masséna, l'enfant chéri de la Victoire ; Soult, Oudinot et tant d'autres se font rouler comme des marmousets par ce blaireau de Fouché, que nous avons connu capucin à l'Oratoire. Il n'y a, le diable me brûle, que cette di-

vision commandée par Excelmans qui soit, de la tête à la queue, française et digne du nom. Partout le soldat est bon; mais, passé le grade de colonel, ils ont tous la berluc. L'Empereur a abdiqué en faveur du roi de Rome, et le roi de Rome ne règnera pas. Wellington et Blücher, voilà nos monarques, pour le moment, en attendant, je ne sais qui ou je ne sais quoi. Et cependant, le prince d'Eckmühl commande une belle armée de cent mille hommes, vingt-cinq mille chevaux, cinq cents canons! Ah! si *l'autre* avait tout tout ça dans sa grande main, comme déjà nous aurions ramassé la Prusse et l'Angleterre! MM. les députés

venlent capituler ; ils capituleront. Nous sommes donc ici quinze cents cavaliers avec Excelmans... Que pourrons-nous faire? Quand nous tuerions aujourd'hui quinze mille Prussiens, à quoi ça nous mènerait-il ?

—Nom d'une pipe! s'écria le capitaine Michaux, comme tu raisonnes! Ça ferait quinze mille gredins à l'ombre, et je m'en contenterais momentanément.

— Eh bien ! prépare-toi à te frotter

les mains puisque tu te contentes de si peu, car, ou je me trompe fort, ou nous allons, ce matin, tomber sur Versailles où Blücher a son avant-garde...

— Vrai?

— Vrai! J'étais de planton hier au soir chez le général, et j'ai cru comprendre que nous ferions une pointe.

— Et tu ne sautes pas de joie?

—Non, car ce sont mes derniers coups

de sabre que je vais donner, mes derniers, tu comprends.

— Farceur, ne vas-tu pas faire ton testament ?

— Je me soucie de la mort comme d'une chiquenaude, tu le sais. J'assomerais tous les Prussiens du monde que je ne recevrais pas une égratignure. Le père Nock n'aura pas le bonheur de tomber dans une charge, c'est connu. Je me tirerai d'affaire aujourd'hui comme toujours... Mais après? voilà le chiendent!

après, que deviendrons-nous? Je te le demande, que feras-tu quand les alliés bivouaqueront comme en 1814, aux Champs-Elysées?

— Tu me poses-là une drôle de question!

— Enfin?

— Tant qu'il y aura des étrangers en France, je leur chercherai dispute, j'en tuerai dans tous les coins.

— Tu cabaleras contre l'autorité, tu conspireras , tu te feras fusiller... hein ?

— Je crois que oui.

— Eh bien ! quand tu en seras là, j'espere que m'auras oublié, et que tu m'honoreras de ton indifférence.

— Et pourquoi ?

— Parce que je serai une poule mouil-

lée, une vieille bête, un bonhomme, un homme fini... parce que... Tiens, regarde ce jeune homme... c'est mon fils.

— Ton fils?

— Oui, le liemtenant Delmas, officier d'ordonnance de notre général. Le commandant Delmas, que tu as connu, a été tué, comme tu sais, à Waterloo, il m'a nommé tuteur de son fils, qui est devenu le mien. Pauvre garçon, il est fou de rage et de douleur; il va faire aujourd'hui,

j'en suis sûr, tout son possible pour mourir en brave... Ah ! s'il recevait une bonne balle dans la tête, je serais gai comme pinson et ne lui survivrais pas de cinq minutes ; mais non, il sortira de la bagarre, comme moi, sans anicroche; et que fera-t-il après, lui ? Que fera-t-il ? le même métier que toi... Pauvre enfant, il sera dévoré.

— Tu le guideras.

— Si tu savais ce qu'il a dans le cœur, tu ne parlerais pas ainsi.

— Qu'a-t-il donc ?

— Il a l'enfer ! *Qu'est-ce que voulez-vous ?* c'est une maladie comme une autre, mais on n'en revient pas.

— Mon capitaine, dit un sous-officier qui venait de répondre à l'ordre, on va faire boire les chevaux, donner l'avoine, seller et monter à cheval sans sonneries.

— Où allons-nous?

— On n'en sait rien; mais il paraît qu'il fera chaud dans la journée.

— Qu'est-ce que je vous disais! reprit Nock : graissez vos bottes, c'est à Versailles que nous allons; puis courant à Delmas, qui était toujours assis au pied du mur, Nock ajouta :

— A cheval, mon lieutenant, à cheval, et vive la joie!

— Fasse le ciel que ce beau jour soit le

dernier de ma vie, répondit Delmas en se levant et serrant la main de Nock.

— Oui, mais n'oubliez pas nos conventions.

— Ne suis-je pas de parole ?

— Vous ne vous êtes pas cassé la tête, grâce à ma prière, et c'est très-bien ; mais vous m'avez promis de vous battre en homme qui défend sa vie, et...

— Compte sur moi, vieil ami, je ne chargerai qu'à tes côtés.

— A la bonne heure..... Maintenant, soyons à nos affaires; allez à votre poste.

— A cinq heures du matin, le corps de cavalerie du comte Exelmans, était en entier, à cheval sur l'avenue de Paris. Cette troupe magnifique se composait des 5e, 15e et 20e régiments de dragons, du 6e de hussards ainsi que des 1er et 6e de chasseurs, en tout six régiments nu-

mériquemen assez faibles, puisqu'ils fournissaient à peine quinze cents cavaliers; mais troupe admirable par son entrain et son impatience de venger l'honneur national outragé depuis trop longtemps sous leurs yeux.

CHAPITRE DIXIÈME.

X

Le dernier coup de sabre du bonhomme Nock. *(Suite.)*

Le colonel du 20e de dragons, M. de Bricqueville, se fit entourer de ses officiers et leur expliqua sommairement l'o-

pération que méditait le général Excelmans. « Les Prussiens, confians dans la pusillanimité des bavards qui discouraient à la chambre des pairs et à la chambre des députés, confiants dans l'extravagante témérité de Blücher, leur chef, et dans les trahisons du gouvernant Fouché, avaient commis la faute grossière de se porter sur la rive gauche de la Seine, et d'occuper Versailles lorsque deux journées de marche et deux passages de rivière les séparaient de leur allié Wellington. Blücher s'était donc voué de lui-même à sa perte. Il suffisait de faire appuyer les volontaires, les fédérés et la garde nationale par une di-

zaine de bataillons, pour garder Montmartre, Belleville, et contenir Wellington. Il nous restait près de 80,000 hommes, qui débouchant par Neuilly et Saint-Cloud, devaient détruire jusqu'au dernier soldat de l'armée prussienne. Le prince d'Eckmühl, quoique aveuglé par les perfidies de Fouché, ne pouvait pas rejeter ce projet d'attaque que conseillaient tout haut, souvent avec murmures, les officiers et les soldats de tous les régiments groupés au camp de La Villette. Les 3e et 4e corps d'infanterie étaient passés sur la rive gauche pour appuyer le mouvement d'Exelmans, chargé, avec la cavalerie, d'enfoncer les

têtes de colonnes de Blücher. C'était sur Versailles qu'allait donc marcher Exelmans, sur Versailles qu'occupaient les hussards de Brandebourg et de Poméranie, les deux plus beaux régiments de la cavalerie prussienne. Les 5e, 15e, 20e de dragons, le 6e de hussards devaient être directement sous la main du général; les 1er et 6e de chasseurs et un bataillon du 44e de ligne se dirigeraient par Ville-d'Avray sur Rocquencourt, à mi-chemin entre Versailles et Saint-Germain pour s'y embusquer et recevoir les fuyards de l'ennemi. Jusqu'à présent, messieurs, dit en terminant le colonel de Bricqueville, vous vous êtes battus

pour la gloire de nos armes ; aujourd'hui c'est pour venger la France et l'Empereur que nous allons ensemble vaincre ou mourir. N'oubliez pas que ceux qui survivront au combat que nous allons livrer, envieront, je le crains, le sort des camarades qu'aura frappés la mort des braves. Faites votre devoir... Vive l'Empereur ! »

Un cri formidable répondit à cette allocution, et les rangs se rompirent pour se porter en avant.

Nos éclaireurs débouchaient de Fonte-

nay-aux-Roses, lorsque Delmas vint se placer à côté du vieux Nock.

— Tu le vois, mon ami, je suis de parole, dit-il.

— Donnez deux points de plus à vos sangles, mon lieutenant, votre selle tournerait.

Sans mettre pied à terre, Paul obéit à ce commandement de son mentor, qui, d'un œil paternel, embrassa toute la personne du jeune officier.

— Avez-vous reconnu l'amorce de vos pistolets? demanda Nock.

— Oui.

— N'oubliez pas de faire deux tours à votre dragonne au-dessus du poignet quand nous mettrons le sabre à la main, j'ai failli me faire tuer par une mazette pour n'avoir pas pris cette précaution à Eylau.

— Tu as la prudence d'une vieille femme, papa Nock.

— C'est vrai que je deviens bonhomme. Enfin, restez toujours à ma droite dans la bagarre, parce que, voyez-vous ? à droite, j'ai, comme tout le monde, le bras plus long... Hé ! hé ! il y a du nouveau par là-bas...

Quelques éclaireurs arrivaient au galop pour annoncer que les Prussiens battaient l'estrade à la hauteur du bois de Verrières. Exelmans fit une halte de quelques minutes, ordonna au 20e de dragons et au 6e de hussards de se jeter dans le bois de Fleury pour prendre l'ennemi par son flanc gauche, pendant

qu'il l'attaquerait de front, et il se lança au grand trot avec les 5e et 15e de dragons au-devant des Prussiens. Au signal convenu, les deux détachements prirent la charge, celui du général attaquant le premier.

— Enfants ! nous les tenons ! s'écria le colonel de Bricqueville en abordant l'ennemi.

Quelques minutes après avoir poussé ce cri triomphant, le colonel recevait une horible blessure, un coup de sabre qui lui fendait le crâne sans le tuer.

— Ah ! gredin ! dit le vieux Nock, c'est comme ça que tu joues, toi ! et du pommeau de sa latte, il frappa le hussard prussien entre les deux yeux, et le fit rouler sous les pieds de son cheval, puis, courant après Delmas qui s'écartait, Nock lui cria :

— Ne vous échauffez pas tant, nom d'un petit bonhomme, voyez comme je suis calme ; c'est de la canaille tout ça, de la vraie canaille, ça ne tient pas.

Nock parlait beaucoup de son calme, ce qui ne l'empêchait pas d'écumer com-

me un tigre, et de taper comme un sourd. Ce vaillant soldat qu'on eût pris pour un héros d'Homère ou de l'Arioste, ne trouvait pas un cavalier assez téméraire pour lui résister en face. Les Prussiens, culbutés en tête et en flanc, se faisaient tuer sans honneur, et tournaient le dos lorsque le regard flamboyant de Nock s'arrêtait sur eux. La lutte ne fut pas longtemps indécise ; et bientôt nos soldats traversèrent Versailles, ventre à terre, à la poursuite des hussards de Brandebourd et de Poméranie qui, sans pouvoir se rallier, allèrent donner tête basse dans l'embuscade de Rocquencourt.

Là, ces deux régiments furent anéantis.

Sur la fin de l'action, Nock saisit au collet l'un des fuyards, qui, ayant perdu son cheval, s'efforçait de gagner Saint-Germain à travers champs, et le serrant à la gorge, il lui dit :

— Toi, je vas, en souvenir de mon ancienne méthode, t'étrangler pour me divertir... Amen ! mon bon... amen !...

— Tarteiff !..... bredouilla le pauvre diable, d'une voix enrouée.

— Tarteiff ! répéta Nock en desserrant un peu les dents, et regardant l'homme auquel il avait affaire. Tiens ! s'écria-t-il en allemand, c'est encore toi ?

— Oui, meinher, c'est encore moi Friedrich... de Waterloo...

— Et tu peux te vanter d'avoir de la chance ! J'ai envie de te laisser vivre ; qu'en dis-tu ?...

— Oh ! meinher !

— A condition que tu ne te battras plus contre nous ?

— Je ne vivrai que pour vous servir.

— Eh bien ! je te prends sous ma protection et à mon service.

— Oh ! meinher, vous êtes un bon, un très-bon homme.

— N'est-ce pas ? C'est ce que je me dis

depuis huit jours... Allons, viens, fiston, que je te présente au lieutenant Delmas, mon pupille et mon élève.

Lorsque notre cavalerie rentra dans Versailles après ce glorieux fait d'armes qui a consolé notre orgueil militaire des hontes dont il était abreuvé, elle trouva une estafette du prince d'Eckmühl, chargé d'une dépèche pour le comte Exelmans. Cette dépèche dictée par Fouché qu'épouvantait la possibilité d'une victoire de nos généraux, ordonnait la suspension des hostilités, et annonçait la retraite des 3e et 4e corps pré-

cédemment chargés d'appuyer nos opérations sur la rive gauche.

Exelmans déchira, en tête de ses régiments, ce papier perfide, et s'écria :

— Les Prussiens sont sauvés..... la France est à l'ennemi.

— Qu'est-ce que tu dis de tout ça, vieil Egyptien ? demanda Nock au capitaine Michaux, dont le visage était noir de poudre, et l'uniforme rouge de sang.

— Je dis que tu avais raison... nous avons donné notre dernier coup de sabre.

— *Qu'est-ce que voulez-vous?* père Michaux, la fortune n'est plus pour nous.

— La fortune est une traîtresse ! riposta le capitaine, mais nous verrons...

— Prends garde encore à ce que je t'ai dit, ne vas pas tripoter dans la politique. . On te fusillera, mon bon, et comme un chien.

— La belle affaire que d'être fusillé !

— A chacun son goût. Suis plutôt mon conseil.

— Quel conseil ?

— Fais-toi bonhomme comme moi ; je vas prendre un métier ; je vas me faire marchand de je ne sais quoi, à l'enseigne du *Bonhomme Nock*.

— Vieille bête!

— C'est sûr, mais je vivrai et j'engraisserai à faire frémir ; je marierai mon pupille, et ses enfants me tireront des carottes... Allons, décide-toi à m'imiter, nous emmancherons nos deux Jattes à un tourne-broche... Tu es riche, tu seras heureux...

— Je te dis que j'ai un plan..... La France subira tant d'affronts qu'elle se révoltera... il y a un 20 mars et des violettes tous les ans, que diantre !

— Alors, souviens-toi que nous som-

mes brouillés, que je ne te connais plus, et ne viens jamais frapper à ma porte. Je casserai la tête à qui t'ouvrirait.

— Vieille bête ! répéta Michaux.

« Un de flambé ! murmura Nock en se séparant du capitaine : — Et dire qu'il y en aura comme lui des mille et des cents ! Je vois venir ça, moi, je vois venir ça ! La vieille bête, c'est toi, père Michaux ; qui vivra le dira. »

— Allons, Friedrich, tire-moi mes bottes que je fasse un somme.

CHAPITRE ONZIÈME.

XI

Guerre de siége. — Investissement de la place.

Le 21 du mois de décembre 1815, deux hommes, l'un âgé de cinquante ans environ, et que l'on reconnaissait aisé-

ment, à l'air gauche dont il portait le costume bourgeois, pour un officier réformé; l'autre jeune et de formes élégantes, se promenaient bras-dessus bras-dessous, dans la rue de Vaugirard, à quelques pas de la rue de Tournon.

La journée était pluvieuse et froide, les passants se pressaient de courir à leurs affaires, et il fallait que nos deux personnages eussent à débattre de bien sérieux intérêts, ou qu'ils eussent grand plaisir à se mouiller, pour qu'ils continuassent de se promener lentement, les

pieds dans la boue, et la tête sous un ciel brumeux et larmoyant.

— Ainsi, capitaine, dit le jeune homme, voilà qui est convenu, nous nous entendons à merveille.

— Oui, mon ami; vous expliquez si bien les choses, qu'à moins d'être sourd ou bête à en crever, on doit les saisir au vol et ne pas les lâcher. Je suis sûr que tout ira comme sur des roulettes. D'ailleurs Nock est un vieux brave; mais,

entre nous, il n'est pas fort, quoique son coup de poing pèse au juste deux cents livres...

— Charmant, mon capitaine, charmant! répéta le jeune homme; parole d'honneur vous avez de l'esprit comme un ange. Deviez-vous en dire de ces gaudrioles, quand il s'agissait de faire rire le troupier dans vos plus mauvais bivouacs!

— Mais oui, cher ami, on avait l'esprit gai...

— Et c'est le véritable, il n'y a que celui-là, l'esprit gaulois... Ah ! que j'aurais voulu servir sous vos ordres le grand Napoléon, le roi des rois !

— Chut ! imprudent..... vous parlez dans la rue comme si nous étions dans un désert.

— C'est juste ; mais quand l'enthousiasme me gagne, voyez-vous ? je n'y suis plus, moi, qui conçois de si vastes projets et médite de si ténébreuses entreprises..... Allons, c'est assez nous

mouiller comme cela, mon aimable et vaillant compagnon, allez tenter notre grosse aventure, ne vous pressez pas, prenez tout le temps nécessaire, je vais vous attendre dans ce cabinet de lecture... Revenez m'y trouver avec de bonnes nouvelles, vous aurez plus fait que nous tous, à vous seul, gagné la première manche de la partie.

Les deux promeneurs se séparèrent après s'être serré la main. Le capitaine descendit la rue de Vaugirard; le jeune homme entra dans le cabinet de lecture qu'il avait indiqué, demanda de quoi écrire et bàcla rapidement plusieurs let-

tres dont il eut soin de cacher les suscriptions.

Arrivé au n° 87 de la rue de Vaugirard, le capitaine, qui avait, jusque-là, marché d'un pas vif et en s'aidant de ses grands bras comme d'un balancier, prit une allure plus calme et se composa un maintien d'homme sérieux.

— Voilà l'ennemi, se dit-il en regardant la maison du n° 89, dont la porte anglaise était surmontée d'une enseigne peinte sur tôle que le vent tourmentait

et troussait avec un cliquetis de ferraille.

— Voilà l'ennemi... attention! Le vieux Nock n'est pas malin, et je donnerais triste opinion de mon mérite si, à première vue, je ne le roulais pas comme un conscrit. Bah! allons de l'avant! J'ai mon idée... Vive l'Empereur... *La victoire est à nous!*

Ce fut en fredonnant tout bas l'air héroïque de cette chanson célèbre, et alors prohibée, que le capitaine arriva devant la maison n° 89, où nous le précéderons de quelques instants.

Les anciens du quartier de Vaugirard se souviennent, certainement d'avoir vu flotter la majestueuse enseigne du Bonhomme Nock, et d'avoir fait dans l'honnête auberge, ouverte sous ses auspices, de modestes repas qui laissaient leur estomacs sans remords et leur bourse sans regrets. C'était à croire qu'on y mangeait et buvait gratis, tant il y avait de modération dans la carte à payer, que présentait aux habitués du lieu et à sa clientèle volante meinher Friedrich, le Michel Morin de l'établissement, personnage qui remplissait avec un zèle infatigable et une alerte intelligence, les triples fonctions de garçon de salle, de

commissionnaire et de sommelier. Hélas ! ces temps prospères ne furent pas de longue durée. L'enseigne du Bonhomme Nock, quoique solidement fixée par deux chaînettes à un crochet de fer qui aurait dû survivre à la ruine de la maison, fut arrachée, un jour d'orage, par l'aquilon jaloux de sa prospérité, et disparut à tout jamais. L'auberge dont nous parlons n'eut que quelques mois de renommée, au grand chagrin de tous ceux qui aimaient alors le petit blanc à huit sols la bouteille, la choucroute et le lard fumé, la bière en chope, vingt autres choses agréables et à bas prix offertes par des hôtes à l'aspect réjouissant.

L'enseigne représentait un gros homme ventru comme un Silène, à cheval sur un tonneau et riant à la mousse blonde d'un gigantesque wiederkom, de ce rire que la légende a mis sur les lèvres sensuelles du roi Cambrinus. Un bonnet de coton, volé au souverain d'Yvetot, couronnait le chef de ce personnage bachique peint par un barbouilleur inexpérimenté mais ingénieux qui, soit par hasard, soit à dessein, était parvenu à lui donner une étrange physionomie. Cette physionomie exprimait la bonhomie ou la menace, selon que l'on le regardait de face ou de trois-quarts ; elle était placide et un peu niaise, ou farou-

che, au gré de l'humeur des passants qui s'arrêtaient à la contempler, ressemblant aux images fantastiques que les yeux de l'imagination créent plutôt qu'ils ne les voient, dans les nues enflammées par le soleil couchant, dans le foyer où pétillent d'ardents tisons, dans les vastes plaines que peuplent les chimères du mirage. Ces images se révèlent de formes que leur donne notre esprit et se plient aux caprices de nos rêves. Ainsi de l'enseigne du père Nock, devenue fameuse, à bon droit, par les événements que nous avons pris à tâche de raconter. Le peintre obscur qui avait illustré cette plaque de tôle de trois pieds carrés,

s'était, sans doute, abandonné à quelque souvenir terrible en faisant le portrait du vieux Nock (Nock avait posé pour son enseigne); car il avait mis beaucoup de douceur dans l'un des yeux, et de la férocité dans l'autre. Le lecteur comprendra peut-être cette distraction de l'artiste, lorsqu'il saura que le peintre était Freidrich, ce même hussard de Brandebourg ou de Poméranie que Nock avait tenu deux fois par la gorge à Waterloo et à Roquencourt, ce même Friedrich que nous allons rencontrer à l'auberge du bonhomme Nock, investi d'une triple confiance qui en faisait, avons-nous dit,

un garçon de salle, un commissionnaire et un sommelier tout ensemble.

FIN DU QUATRIÈME VOLUME.

TABLE

DES

CHAPITRES DU QUATRIÈME VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU QUATRIÈME VOLUME.

Melun. — Imprimerie de DESRUES et Cie.

